Mod

3 1761 09428713 3

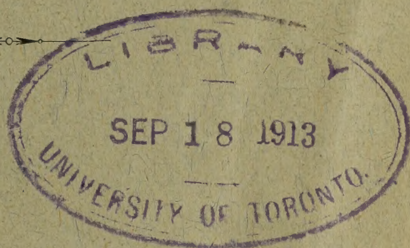
[Zaïmis, Théodore]

ATROCITÉS BULGARES

EN MACÉDOINE

(FAITS ET DOCUMENTS)

Exposé soumis par le recteur des Universités d'Athènes aux recteurs des Universités d'Europe et d'Amérique.



ATHÈNES

IMPRIMERIE "HESTIA„

C. MEISSNER & N. KARGADOURIS

1913

ATROCITÉS BULGARES

EN MACÉDOINE

(FAITS ET DOCUMENTS)

Exposé soumis par le recteur des Universités d'Athènes aux recteurs des Universités d'Europe et d'Amérique.



ATHÈNES

IMPRIMERIE "HESTIA„

C. MEISSNER & N. KARGADOURIS

1913

I

Monsieur et cher confrère,

J'avais il y a trois semaines conformement à une décision des deux Universités d'Athènes appelé télégraphiquement votre attention sur les atrocités commises par les Bulgares en Macédoine, et vous annonçai que j'aurai l'honneur de vous envoyer un rapport sur ces évènements.

Si l'exposé des Universités athéniennes ne vous a pas été envoyé plus tôt, c'est que la liste des forfaits qu'il devait relater était rendue chaque jour plus longue par des crimes dépassant en horreur ceux précédemment commis.

La liste des atrocités n'est pas hélas close. Celles qui seront énumérées plus bas suffiront cependant à éclairer votre réligion sur la situation et les responsabilités.

Les grandes puissances ont été émues par tant d'horreurs. Elles ont chargé leurs consuls ou même des commissions spéciales de faire des enquêtes sur place. Malheureusement les résultats de ces enquêtes diplomatiques, qui ne sont pas d'ailleurs toutes terminées, n'ont pas encore été tous publiés. Nous les produisons toutes les fois qu'elles l'ont été. A leur défaut nous nous sommes basés sur les rapports officiels de S. M. le Roi des Hellènes et de Son État-Major, sur les témoignages de personnalités diplomatiques et ecclésiastiques étrangères, ainsi que sur ceux des correspondants spéciaux des grands journaux étrangers qui se sont trouvés sur les lieux.

Ces correspondants n'ont pas été malheureusement au début de la guerre aussi nombreux qu'on l'aurait désiré. Nous avons cependant préféré répéter les témoignages des mêmes personnes que de citer les correspondants ordinaires qui vivant en Grèce pouvaient être suspectés de sympathies helléniques. Pourtant plusieurs d'entre eux avaient des renseignements de première main et leurs correspondances aurait mérité d'être reproduites.

Désireux de nous borner à un rapport purement objectif nous avons écarté toute opinion personnelle pour nous confiner à des documents, et il vous sera facile de constater que les documents ci-après, choisis après l'examen le plus rigoureux, émanent d'autorités dont il n'est pas permis de mettre la parole en doute, et autant que possible d'autorités étrangères.

II

On n'a pas oublié le retentissement qu'a eu dans les milieux officiels, ainsi que parmi le grand public la dépêche envoyée le 12 Juillet par le roi Constantin à son gouvernement.

Après avoir exposé les atrocités qui venaient d'être commises par l'armée bulgare en déroute le roi Constantin se voyait contraint d'ajouter :

«Protestez de ma part auprès des représentants des Puissances et auprès du monde civilisé tout entier, contre ces monstruosités, et déclarez que je me verrai à mon profond regret dans la nécessité de procéder à des représailles, afin d'inspirer à leurs auteurs une crainte salutaire, et leur donner à réfléchir avant d'accomplir de pareilles atrocités.

»Les Bulgares ont surpassé toutes les horreurs commises par les hordes barbares des temps passés, attestant ainsi qu'il n'ont plus le droit d'être classés au nombre des peuples civilisés». CONSTANTIN, ROI

Quelques jours après la direction du journal «New-York Times» ayant sollicité de S. M. son opinion sur les atrocités commises, le roi a fait répondre au susdit journal ce qui suit :

«Sans revenir sur les motifs qui ont amené la Grèce, la Serbie et le Monténégro à repousser par les armes les attaques inopinées, mais préparées de longue main, des Bulgares contre leurs alliés d'hier, et qui ont dicté aux gouvernements alliés leur attitude actuelle, les atrocités commises chaque jour par les armées bulgares et les méfaits, longtemps cachés, commis par les Bulgares sur les populations turques et grecques, dès les premiers jours de la guerre balkanique, impose aux alliés une attitude énergique et l'obligation d'exiger et d'obtenir pour l'avenir toutes les garanties nécessaires. Au fur et à mesure, en effet, que l'armée hellénique avance, des méfaits d'une cruauté inimaginable sont découverts. Les autorités bulgares, par des mesures violentes, avaient étouffé longtemps la voix de milliers d'innocents qui subirent des horreurs telles que l'histoire humaine n'en a jamais enregistré. Pas un village occupé par les Bulgares, qui n'ait eu ses hommes, femmes et enfants massacrés, ses filles violées, ses maisons pillées et incendiées. A la première invasion de Démir-Hissar en Octobre, les Bulgares massacrèrent tous les hommes du village de Petrovo, et après avoir violé femmes et jeunes filles, les enfermèrent dans la mosquée, y mirent le feu et en face de ce bûcher jouèrent de la cornemuse. A Petritsi, devant les cadavres des Musulmans, ils firent danser les femmes et les filles des suppliciés. A Doïran, plusieurs mille Musulmans égorgés, tous les biens pillés. A Nevrocop également. A Méléniko, Cavalla, Drama, Serrès, Dédé-Agatch, Stroumnitza etc., partout où le Bulgare a passé, on ne voit que du sang, du déshonneur et des ruines.

«Aux tortures endurées hier par les Musulmans viennent maintenant s'ajouter celles des chrétiens. Avant même que la nouvelle guerre eut commencé, les Bulgares opprimaient toute la population hellène des contrées occupées par eux, et, lors de leur subite attaque au Pangée, ils ne manquèrent

pas d'assouvir sur des villageois grecs inoffensifs leur soif de sang. Après leurs premières défaites, les Bulgares se livrent sur la population grecque de Nigrita à des actes innomables. Des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants, sont, d'ordre des officiers, horriblement mutilés, les maisons incendiées, les biens pillés. A Doïran, l'évêque grec et trente notables sont enlevés. A Cavalla, l'archevêque et vingt-huit notables grecs sont également enlevés par les Bulgares, sur le point d'abandonner la ville. A Pravi, l'évêque et plusieurs notables subissent le même sort. A Démir-Hissar, l'évêque et trois prêtres avec plusieurs notables et des femmes sont torturés et mis à mort.

«Serrès, ville florissante et riche, a été complètement détruite par le feu. Les vices-consuls d'Autriche et d'Italie, en tenue officielle, essayent en vain de protéger leurs consulats respectifs. Les Bulgares ne respectent même pas la personne des consuls, les emportent sur la montague et ne les relâchent qu'après versement d'une forte rançon.

«Les drapeaux nationaux étrangers, hissés sur les établissements européens et américains, ne font sur eux aucun effet; au contraire, ils concentrent leur feu sur les maisons étrangères qu'ils savent abriter de nombreux réfugiés. Ils canonnent la ville sans défense. Les habitants abandonnent tous leurs biens et plusieurs d'eux leurs parents infirmes, pour fuir la mitraille qui les poursuit sans pitié. Les grands dépôts de la compagnie American Tabaco Cy Ltd sont incendiés, causant à cette Société une perte de plus d'un million de dollars. Les directeurs MM. Harrington et Moore se sauvent à Salonique. Pendant que l'incendie, les bombes et les obus ravagent la ville, ruinent des milliers de familles, font des centaines de victimes, les Bulgares poussent des «Hourrah!» devant le brasier et pillent tout ce qu'ils peuvent emporter. Banques, établissements de commerce, magasins et maisons, tout est mis à sac. Ni les nombreuses églises, ni les mosquées, ni les synagogues, ni les écoles, ni les hôpitaux ne sont épargnés. Avant la destruction de la ville, les notables grecs ont été froidement massacrés; pendant l'incendie les tueries continuent avec plus de sauvagerie.

«A la campagne, le spectacle est plus navrant, plus écœurant encore. Partout des cadavres mutilés de paysans paisibles, partout des cendres et des ruines. A la place des villages riants, une désolation poignante. Les viols, les massacres commis par les Bulgares ne se comptent plus et ils sont faits avec un raffinement de cruauté que l'imagination se refuse à concevoir. Des filles violées devant leurs parents, des femmes devant leurs maris. Des hommes, des vieillards mutilés avant d'être achevés. Des membres cassés, des yeux crevés, des têtes arrachées. On éventre, on écorche, on coupe les nez et les oreilles. Au premier abord il a semblé que ces crimes étaient commis par des comitadjis, mais les enquêtes ouvertes ont indéniablement démontré que tout fut perpetré par les soldats réguliers sur l'ordre de leurs chefs.

«Les autorités bulgares ont tout préparé, tout dirigé. On voit un capitaine de l'État major bulgare Anguel Dimitri Botsanoff présider aux massacres de Démir-Hissar. Ailleurs ce sont des officiers du 2me et 21me régiment. On se refuse à croire qu'un peuple civilisé puisse commettre de pareilles monstruosités et on frémit en pensant à ce qui pourra advenir aux populations musulmanes et grecques qui pourraient rester sous la domination bulgare».

III

Désireux de nous borner à ces quatre dernières semaines nous ne nous appesantirons pas sur tout ce que les populations grecques, turques et israelites ont eu à souffrir depuis huit mois.

Il suffira de citer pour les massacres en général quelques lignes de M. René Puaux, qui a fait la campagne de Thrace avec les Bulgares et pour les semaines qui ont immédiatement précédé la guerre, la protestation de tous les journalistes étrangers de Salonique.

Voici ce qu'écrit dans le «Temps» du 15 Juillet l'auteur *De Sofia à Chataldja*:

«L'armée bulgare d'elle-même s'est mise en dehors des lois de la guerre, car partout elle a massacré la population civile. D'un rapport que j'ai eu entre les mains il résulterait qu'elle a fait en Macédoine et en Thrace de 220,000 à 250,000 victimes:[1] c'est presque incroyable, et je ne donne ces chiffres que parce qu'ils m'ont été concurremment fournis par une autre personnalité étrangère digne de foi, revenue la semaine dernière de Constantinople. De l'aveu d'nn officier bulgare dont je n'ai pas le droit de citer le nom, l'ordre de tuer les femmes et enfants était formel, afin de supprimer définitivement toutes possibilités de réclamations ultérieures de propriétés dans les territoires conquis par les Bulgares».

Voici maintenant le texte de la protestation collective des correspondants étrangers. Elle est adressée au Président de la *Ligue des droits de l'homme:*

«Au moment où le conflit entre les puissances balkaniques est parvenu à la phase aigüe que nous lui voyons aujourd'hui, et où une guerre semble presque inévitable, il nous parait bon que l'opinion européenne soit exactement renseignée sur la conduite des différents alliés et que les responsabilités soient bien établies et que toute la vérité soit dite sur certains agissements, particulièrement odieux. La Ligue des droits de l'homme ne saurait, en ce qui la concerne, rester indifférente aux excès de toute sorte qui ont été commis par les Bulgares dans les régions occupées par eux. Au début, la presse européenne a presque systématiquement gardé le silence sur ces atrocités, mais, chaque jour, des rapports nous parviennent des populations grecques et musulmanes, qui contiennent les détails les plus horribles sur le traitement qui leur est infligé. Des milliers de refugiés arrivés ici ne font

[1] Ce chiffre est aussi celui auquel a conclu après une enquête de plusieurs mois Mr L. Magrini (Voyez le *Secolo* du 18 Juillet). Et ces conclusions sont confirmées aussi par le capitaine Trappman qui également après une enquête sur place porte le chiffre des paysans massacrés dans les *seuls districts* de Démir-Hissar et de Serrès à 50,000 (voyez le *Daily Telegraph* du 21 Juillet).

N. B. — Dans tous ces chiffres ne sont pas comprises les victimes des derniers massacres.

que continuer ces récits. N'estimez-vous pas, M. le Président, qu'il y aurait un intérêt de justice et d'humanité à ce qu'une enquête impartiale soit menée sur tous ces faits et à ce que l'entière vérité soit dite sur des actes qui, au XX[e] siècle, constituent une véritable honte ? Nous espérons, M. le Président, que vous voudrez bien user de votre haute autorité et de la grande influence de la Ligue pour éveiller l'attention de l'Europe et contribuer à créer un mouvement de protestation qui nous parait nécessaire».

Crawford Price, correspondant du «Times».
Emile Thomas, correspondant du «Temps».
P. Tiano, correspondant du «Journal».
L. Magrini, correspondant du «Secolo».
P. Donaldson, correspondant de l'Agence Reuter.
Turbe, correspondant de l'Agence Havas.
Capitaine **Trappman,** correspondant spécial du «Daily Telegraph».
A. Grohmann, correspondant de la «Frankfurter Zeitung» et de la «Neue Freie Presse».
M. Bessantchi, correspondant de la «Zeit».

Quelque étendue que nous ayions dû donner, bien malgré nous, au présent rapport, il est impossible de tout dire, même si l'on se restreint à ces quatre dernières semaines. La liste des villages pillés et brûlés, ainsi que des victimes atteintes dans leur vie, leur honneur ou leurs biens est trop longue. Après avoir rappelé le sort reservé aux rares prisonniers grecs tombés entre les mains des Bulgares [1] et le supplice du lieutenant Marcantonakis,[2] nous nous borne-

[1] Nous faisons allusion aux neuf *evzones* grecs capturés le premier jour de la guerre au poste de Kallinovon. Ils furent tous torturés et puis massacrés.

[2] Le sous-lieutenant Marcantonakis, grièvement blessé pendant l'assaut de Saraghiol, eut les yeux crevés ; son corps fut affreusement mutilé.

D'autres soldats blessés au même engagement furent, dit un témoin oculaire, «lâchement égorgés» (Voyez J. Leune, *l'Illustration* du 26 Juillet 1913). — A Radovichta un officier serbe eut le nez et les lèvres coupées et les yeux crevés; ses compatriotes le retrouvèrent encore vivant.

rons donc aux centres les plus importants pour lesquels il sera aussi plus facile à des étrangers de contrôler les faits que nous avançons.

Pour faciliter ce contrôle nous diviserons notre exposé en trois parties correspondantes aux trois districts principaux dans lesquels se sont déroulés les sanglants évènements :

1° les districts de Yevgheli et Doïran ; 2° les autres districts à l'Ouest du Strymon ; 3° les provinces de Serrès et de Drama.

Cependant avant d'y arriver nous ne pouvons pas ne pas rappeler que, dans le Nord de la Macédoine, les populations et les soldats Serbes [1] ont eu eux-aussi gravement à souffrir, que le Cabinet de Belgrade a appelé à plusieurs reprises l'attention du monde civilisé sur ces atrocités et que certaines d'entre elles ont pu être constatées par les consuls de France et de Russie à Uskub.

Une commission internationale, comprenant, entre autres, le docteur Albert Perron, de Paris, le docteur Ludwig Schlieb, de Berlin, le docteur Sieber Moller de la marine royale norvégienne, a fait une enquête dans le district serbe de Knagevatz, occupé quelques jours par les Bulgares. Son rapport publié le 16 juillet contient une longue série d'horribles méfaits : incendies, meurtres, viols ; il donne les noms des victimes et atteste que ces crimes furent commis par l'armée régulière.

Par contre nous ne nous attarderons pas sur les informations par lesquelles les agences officieuses de Sofia et certains correspondants résidant dans la capitale bulgare ont essayé d'abord de nier les atrocités commises par

[1] Voyez sur les soldats blessés, égorgés ou mutilés le communiqué officiel serbe du 15 Juillet. Il contient des détails horribles et donne les noms des victimes.

les Bulgares en Macédoine, puis, quand l'impudence de cette assertion fut percée à jour, de faire croire que les Bulgares n'étaient pas les seuls à massacrer, brûler et piller.

Pour réduire à néant de pareilles calomnies, il suffit de rappeler simplement ceci: Dans tous les pays occupés par l'armée grecque se trouvent des sujets étrangers en grand nombre, beaucoup d'entre eux ressortissent de gouvernements qui témoignent à la Bulgarie une sympathie active; de plus, parmi les correspondants spéciaux que nous citons, certains écrivent dans des journaux qui jugent la politique grecque sans indulgence. Cependant il ne s'est trouvé ni sujet ni correspondant étranger pour affirmer que l'armée grecque a commis un seul des excès dont parlent les dépêches de Sofia. Celles-ci ne peuvent donc tromper que ceux qui veulent l'être.

Voici au surplus le texte de la note communiquée le 19 Juillet par les légations de Grèce aux gouvernements des grandes puissances.

» S. M. le roi des Hellènes a pris connaissance d'un télégramme adressé au journal de Londres *Evening News,* par lequel S. M. le roi Ferdinand demande une enquête internationale sur les atrocités commises en Macédoine par l'armée bulgare.

» Le roi Constantin fait d'abord observer qu'il a vu de ses propres yeux les faits que le roi Ferdinand nie, sans avoir été sur les lieux, et uniquement sur la foi de ses ministres.

» En adressant à toute l'Europe sa protestation contre les horreurs bulgares et en dénonçant les crimes qui ont été commis, le roi Constantin, qui cite des dates, des endroits et des faits précis, a tenu à convier lui-même le monde civilisé tout entier à constater les actes de sauvagerie qui ont mis pour toujours la Bulgarie en dehors des lois de la civilisation et de l'humanité.

» La Grèce réclame à haute voix l'envoi, sans aucun retard, des représentants du monde civilisé, car si les ruines de la ville de Serrès, de Nigrita, de Doxato et de tous nos villages détruits sans qu'aucune bataille ait jamais été livrée à leur proximité, resteront longtemps à leur place pour attester que l'armée du roi Ferdinand a passé par là, les milliers de cadavres de Grecs égorgés, mutilés, brûlés vifs, les affreux restes des vieillards, des femmes et des enfants massacrés ne peuvent rester sans sépulture.

» Comme première mesure urgente le gouvernement hellénique demande que tous les consuls généraux résidant à Salonique reçoivent de leurs gouvernements l'ordre de se rendre immédiatement sur les lieux mêmes afin d'examiner si un Bulgare quelconque a été maltraité par l'armée grecque dans les districts de Kilkitch, Doiran, Stroumnitza, Démir-Hissar, Meléniko et Nevrokop où les divisions grecques ont passé.

» Les habitants de tous les villages bulgares de ces districts, leurs familles, leurs biens sont protégés par l'armée grecque, aussi bien que les familles et les biens des Grecs.

» Un grand nombre de paysans bulgares supposant l'armée grecque capable d'imiter les actes de l'armée bulgare voulaient accompagner dans leur fuite les troupes bulgares. Mais ils n'ont pu suivre la retraite trop rapide de l'armée et ont dû s'arrêter pour essayer de rentrer chez eux. Tous ces malheureux sont l'objet de la sollicitude de nos autorités militaires; des vivres leur sont distribués régulièrement aussi bien qu'aux Grecs et aux Turcs.

» Les consuls généraux verront tout cela. Ils auront ensuite à visiter les districts de Yevgheli, de Doïran, de Nigrita, de Serrès, de Démir-Hissar, de Zichna et de Drama, pour constater que les accusations que nous avons formulées contre l'armée bulgare étaient au-dessous de la vérité.

» Des correspondants spéciaux du *Temps,* du *Times,* du *Secolo,* du *Figaro,* du *Daily Telegraph,* de la *Tribuna,* de la *Pall-Mall Gazette,* du *Corriere della Sera,* etc. sont déjà sur les lieux; d'autres arrivent tous les jours. Tous ces témoins autorisés sont à même de voir, et pourront dire ce qu'ils ont vu.

» Hier encore les consuls généraux d'Autriche-Hongrie et d'Italie à Salonique se sont rendus à Serrès. S. M. le roi nous fait savoir que les consuls généraux d'Italie et d'Autriche revenus de Serrès lui ont déclaré que les atrocités commises par les Bulgares dépassent en horreur ce que l'on avait appris au début.

» Ils ont connu les noms des officiers bulgares qui y ont pris part.»

IV

DISTRICTS OCCUPÉS PAR LES BULGARES PENDANT LE DÉBUT DE LA GUERRE (NIGRITA ET YEVGHELI)

On sait comment la guerre actuelle fut provoquée par les Bulgares qui désireux de surprendre Salonique violèrent la zone neutre et occupèrent d'une part Nigrita, clef de la route Salonique-Serrès, et de l'autre Yevgheli, point de jonction des forces grecques et serbes.

M. Francis Charmes, de l'Académie Française, apprécie l'action bulgare ainsi qu'il suit (*Revue des deux mondes* N° du 15 Juillet, page 470):

«Nous avons vu bien des violations plus ou moins odieuses du droit des gens; aucune ne l'est plus que la perfide agression contre les Serbes et les Grecs, et malheureusement, il n'y a pas de doute que le coup n'a eu rien de spontané; il a été préparé de longue main, calculé avec soin, exécuté avec audace .... L'armée bulgare a attaqué les armées serbes et grecques au point précis où avait eu lieu leur jonction et avec l'intention évidente de les séparer».

Malgré toutes les mesures prises, l'agression n'a pas eu tout le succès que les Bulgares escomptaient. Nigrita et Yevgheli ne purent être occupés que pendant trois jours. Mais bien des années passeront avant que disparaissent les traces de cette brève occupation.

Voici le tableau que nous a conservé de Nigrita au

lendemain de la retraite bulgare M. de Jessen, le publiciste danois bien connu, correspondant de l'*Illustration* et du *Temps*:[1]

«Jeudi soir, un télégramme du roi Constantin annonçait aux autorités de Salonique que l'armée grecque, avançant vers la vallée de la Strouma dans la direction nord-nord-est, avait trouvé, parmi plusieurs autres villages saccagés, Nigrita, avec 7,000 habitants, également brûlé et la population assassinée par les Bulgares, y compris les femmes, les vieillards et les enfants. Le roi désirait que le correspondant du *Daily Telegraph,* Albert Trappman, et moi, nous nous rendissions immédiatement à Nigrita pour y constater par nous-mêmes ces faits. Nous partîmes donc à l'aube, un peu avant quatre heures, à cheval, ayant devant nous plus de cent kilomètres de chemin, que nous fîmes en deux jours, traversant une région troublée par les comitadjis bulgares et dont la population, dans certains endroits, n'osait quitter ses demeures pour aller aux champs.

Vers une heure après-midi, nous apercevons enfin Nigrita. Aussi vite que le permettent nos chevaux éreintés, nous approchons de cette ville de malheur. Mercredi elle existait encore, palpitante d'une vie travailleuse, sous ses platanes et ses mûriers; hier déjà elle n'était plus qu'un bûcher dont les cadavres couvrent les affreux débris. De 1,450 maisons, 49 seulement sont restées debout; parmi elles, l'église dont les cloches se sont tues après une nuit de feu et de sang. On marche dans les rues sur des pierres encore chaudes et noircies; l'air est empesté par l'odeur fade des corps d'hommes et d'animaux à demi consumés; les feuilles des arbres et de

[1] *Temps* nº du 11 Juillet 1913. M. de Jessen avait envoyé à l'*Illustration* de nombreuses photographies. Malheureusement les clichés sont parvenus à Paris en mauvais état. Ce sont, dit l'*Illustration* (nº du 19 Juillet 1913)) «de précieux et irréfutables témoignages qui disparaissent». Plusieurs photographies de Nigrita en ruine ont paru dans l'*Illustrated London News* du 27 Juillet.

De nombreuses photographies ont été prises dans tous les centres macédoniens éprouvés. L'Université d'Athènes regrette de ne pouvoir joindre quelques unes au présent rapport. Mais on prépare déjà d'autre part une collection de ces témoignages irrécusables des atrocités bulgares.

la vigne des cours sont recroquevillées et noircies. Le vent soulève une poussière grisâtre qui trouble même l'eau courante de la petite rivière traversant l'amas des ruines de ce qui fut il y a trois jours la ville de Nigrita....»

«Parmi les ruines fumantes on voit maintenant peu de cadavres; après l'entrée de l'armée grecque, la plupart ont été enterrés à la hâte à cause des fortes chaleurs; pourtant il en reste: des vieillards dans des mares de sang sur lesquelles les mouches bourdonnent; des hommes jeunes, le visage décomposé, les mains crispées dans les derniers gestes du désespoir. Le maire et le commandant militaire estiment qu'au moins 470 habitants de Nigrita ont trouvé la mort dans les flammes. En dehors de ces victimes, il y a tous ceux qui souffrent de blessures de corps et d'âme. Des femmes ont été violées devant leurs enfants; des enfants ont été égorgés; des vieillards maltraités. Nous en avons vu et entendu assez pour comprendre que cette ville, florissante il y a trois jours, est devenue la cité des souffrances, la *città dolente,* comme dit Dante, à qui on songe naturellement devant ces visions d'horreur».

Le capitaine Trappman a envoyé à son journal une correspondance concordant en tous points avec celle de M. de Jessen (voyez le *Daily Telegraph*, N° du 10 Juillet).

Le district de Yevgheli, s'il n'a pas été le théâtre de ces grandes scènes d'horreur qui attirent les journalistes étrangers, a eu sa part d'atrocités. La presque totalité de la population grecque de Yevgheli a échappé aux Bulgares en se refugiant à Goumentsa; parmi les notables qui sont restés, six ont été assassinés, dont une femme; huit autres, dont le Vicaire du Métropolite, ont été arrêtés et n'ont gardé la vie que par miracle.[1] A Bogdantsa sept notables dont le curé Papastamataki ont été tués sur place;

---

[1] Voyez les noms des victimes dans le communiqué officiel de l'État-Major grec du 18 Juillet.

dix-sept autres furent égorgés à Doïran où ils ont été transportés. Des crimes similaires ont été commis dans les autres contrées grecques du district : Négotsi, Selovon, Moïne et surtout Stoyakovon, qui a été entièrement brûlé et où la majorité de la population a été massacrée.[1]

V

ATROCITÉS COMMISES SUR LA RIVE OCCIDENTALE DU STRYMON

Le district de Kilkis.

Ce fut un système de l'armée bulgare battue, d'incendier tous les villages et bourgades qu'elle abandonnait afin de priver l'armée grecque de provisions et de retarder sa marche en avant. Selon l'expression d'un témoin oculaire, M. Lucien Magrini, les Bulgares mettaient entre les Grecs et eux «*une zone de feu*» (*Secolo* N° du 7 Juillet). Ce système a été appliqué pendant toute la campagne. Un autre témoin, M. George Bourdon, dont nous n'avons pu invoquer le témoignage aussi souvent que nous l'aurions voulu, car le présent mémoire était presque terminé quand ses correspondances ont commencé à paraître dans le *Figaro*, fait, trois semaines après M. Magrini, la même observation, dans les termes qui voici :

« *Une fumée qui monte dans le lointain est le signe que les Bulgares se retirent. Leur retraite a toujours pour signal un incendie*» (*Figaro* N° du 25 Juillet). De son côté le correspondant spécial du *Daily Telegraph* (cf. le N° du 17 Juillet) télégraphie : «*Depuis 48 heures j'avance avec toute la vitesse de mon cheval. Partout les Bulgares en pleine retraite brûlent les villages*».

---

[1] Conferez pour plus de détails le communiqué officiel cité plus haut.

Jamais cependant la tactique ne fut plus rigoureusement appliquée qu'au debut de la campagne, quand on peut dire que de Salonique à Doïran et de Salonique à Serrès il ne reste pas un seul village auquel on n'eut pas mis le feu. Quand les Grecs entrèrent à Kilkis, bourgade qui, hier encore, comptait 5000 habitants, il ne restait debout que le palais du gouverneur et un couvent français, où un grand nombre de femmes et d'enfants s'étaient réfugiés.

Le supérieur de ce couvent, le père Gustave Michel, fit au sujet des atrocités commises par les Bulgares des déclarations qui méritent d'être retenues, et qui d'ailleurs firent l'objet d'une interpellation à la Chambre des Communes:

«Le père Michel revela qu'une longue série de crimes, avaient été commis autour de Kilkis, et qu'il avait été le témoin oculaire de plusieurs d'entre eux.

»Parmi les nombreux et atroces épisodes, le père Michel raconte qu'à Kurkut une bande bulgare conduite par Doncief a enfermé tous les hommes du pays dans la mosquée; elle a fait entourer la mosquée par les femmes, afin qu'elles assistassent au spectacle; ensuite, les comitadjis ont lancé contre la mosquée trois bombes, et comme la mosquée ne sautait pas ils y mirent le feu et tous les hommes, environ sept cent, ont été brûlés vifs. Ceux qui ont essayé de fuir ont été tués à coups de fusil par les comitadjis postés aux alentours de la mosquée, de telle sorte que, raconte le R. P. Michel, visitant Kurkut, j'ai trouvé dans les rues des têtes humaines, des bras et des jambes carbonisés. Ayant offert mon assistance à quelques pauvres femmes je me suis vu accuser par les comitadjis bulgares d'avoir volé des têtes pour les envoyer en France.

»A Planitza la bande de Doncief a fait des atrocités encore pires. D'abord tous les hommes ont été conduits à la mosquée et brûlés vifs. Puis on a réuni les femmes, qui avaient assisté à la mort des leurs, et on les a, à leur tour, brûlées sur la place publique.

»A Raynovo des centaines d'hommes et de femmes ont été massacrés. Les Bulgares ont rempli un puits de leurs cadavres.

»A Kilkis les musulmans ont été massacrés par la population bulgare de la ville et leur mosquée a été détruite.

»J'ai causé, continue le R. P. Michel, avec quelques comitadjis qui m'ont raconté avec un cynisme incroyable les massacres commis. Parmi ces comitadjis bulgares il y avait des commerçants de Sophia, des étudiants et des professionnels bulgares. Un lauréat des lettres m'a raconté qu'il avait lui-même tué de ses propres mains cent quarante chrétiens; les comitadjis avaient en effet compris les chrétiens dans leurs atrocités. J'ai été, moi-même, mandé au chevet d'un chrétien, qui avait été bâtonné à mort pour avoir refusé de livrer sa fillette à un comitadji.

»Indigné, je me suis adressé au consul de France à Salonique afin qu'il fit cesser les massacres, qui constituent une honte pour l'humanité et pour l'Europe entière».

Les déclarations du père Michel sont confirmées par les déclarations faites à M. Magrini par les sœurs catholiques de Kilkis et par les trois chefs des missions des Églises évangéliques,[1] dont le témoignage est à retenir, car il s'étend à toutes les atrocités commises, aussi bien celles de Kilkis que celles de Doïran, Stroumnitza, Serrès etc.[2]

Doïran et Stroumnitza.

La marche foudroyante de l'armée grecque de Kilkis à Stroumnitza empêcha les Bulgares pourchassés, l'épée dans les reins, de se livrer à des destructions systématiques.

---

[1] Le révérend M. Brunau de l'Église Évangélique Allemande, le révérend P. Toekhuvanian, de l'Église Évangélique Arménienne, le révérend A. Mihitsopoulos, de l'Église Évangélique Grecque.

[2] Ce document a été envoyé aux principaux organes de la presse américaine. Une traduction française en avait été communiquée à la *Liberté* de Salonique (Nº du 24 Juillet).

Mais elle n'a pas pu prevenir les crimes contre les personnes.

Parmi ceux-ci il faut signaler l'attentat contre l'évêque de Doïran et 27 notables de cette ville qui enlevés à leurs foyers au mépris de tout droit ont depuis disparu.[1]

L'entrée du roi Constantin à Doïran fut l'occasion d'un incident qui montre et doit trouver sa place ici.

«Le Mufti, dit le rapport officiel en date du 10 Juillet, salua le roi au nom de la communauté musulmane et lui offrit selon l'usage turc en hommage un vase de basilique. Il demanda ensuite la protection du roi pour les 600 victimes, femmes et enfants, de Doïran, dont les maris et pères furent massacrés par les Bulgares, à leur arrivée au mois d'Octobre. Le Mufti ajouta que les Bulgares, alors, avaient brûlé toutes les mosquées sauf une qu'ils avaient employée comme église et demanda que celle-ci fût rendue à son culte. Le roi ordonna immédiatement que les veuves et orphélins fussent nourris régulièrement aux frais de l'état et que la mosquée fut rendue à sa véritable confession. Le Mufti déclara que dans les environs il y a plus de 5000 orphelins et veuves qui sont restés sans protection et qui ont besoin de secours. En effet, les ravages faits par les Bulgares sur la population turque sont terribles. Partout où nous passons nous rencontrons des victimes dont les Bulgares ont massacré les soutiens et ruiné la situation.

---

[1] Voici les noms des victimes: L'évêque de Poliani Photios, le prêtre Papayannis Georges, Démètre Tsikmakis, Georges Tsikmakis, Christos Psomas, Emmanuel Psomas, Démètre Hadji Nacos, Georges Hadji Nacos, Georges Monasseris, Georges Anastassiou, Stavros Grigoriou, Basile Partsos, Constantin Marcos, Athanasse Marcos, Georges Terzitanis, Christos Terzitanis, Démètre Markou, Constantin Moyos, Constantin Salamanis, Anastase Demasla, Anastase Maskas, Yordanis Zahos, le garde Grigorios. Outre ces notables, les Bulgares ont arrêté et envoyé à Serrès avant le commencement de la guerre, le prêtre Papa Petro, Démètre Athanassiades, directeur de l'école grecque, Démètre Karaoulanis, Nicolas Zoni, Nicolas Tsimis, Argir Papayanakis, K. Voyannezi, Pierre Hadjigrigoriou et Georges Hadjigrigoriou. Sa Grandeur l'évêque de Poliani a été depuis retrouvé par l'armée roumaine dans une ville du nord de la Bulgarie, mais on continue à ignorer le sort des autres otages.

Aujourd'hui le gouvernement grec doit penser à soulager les malheureux Mulsumans que les Bulgares ont jeté dans la détresse. Dans quelques villages turcs, près de Doïran, les Bulgares ont converti de force les habitants musulmans et leur ont assigné des prêtres exarchistes qui sont d'ailleurs partis avec les troupes bulgares».[1]

Si Sroumnitsa a souffert moins que Doïran c'est au courage de son archevêque qu'elle le doit. Ce prélat faillit d'ailleurs payer par une mort horrible sa mâle attitude.

Voici comment le correspondant du «Temps» à Salonique (voyez le «Temps» du 14 Juillet), résume ce qui s'est passé à Stroumnitza:

«Avant d'évacuer Stroumnitza les soldats bulgares ont pillé plusicurs maisons grecques et musulmanes; ils ont tué le prêtre Constantin, ont blessé sa femme, tué un autre Grec de Yevgheli de passage et ont massacré seize musulmans, enfants compris. Ils avaient arrêté de nombreux notables[2] pour les mettre à mort et ne les ont relâchés que sur la déclaration du métropolite grec dégageant sa responsabilité quant à la revanche que les Grecs pourraient prendre à leur arrivée, sur les Bulgares de la ville et des village environnants. Néanmoins deux des personnes arrêtées avaient été tuées entre temps. Les Bulgares, prétextant l'épidémie, avaient tâché d'enfermer le métropolite dans le pavillon des cholériques; l'archêveque put se sauver nuitamment dans un village des environs. Les troupes helléniques occupèrent la ville mercredi, à sept heures du soir».

[1] La communauté ottomane de Doïran a soumis un long mémoire decrivant, dans tous leurs détails, les mefaits commis par les Bulgares dans le district de Doïran. Ce mémoire a été authentiqué par les prêtres bulgares Telatinof, Nakof, Yanoff, lesquels se sont librement portés garants des assertions des victimes. Ce mémoire a été publié dans un grand nombre de journaux européens et notamment le *Temps*.

[2] Ces notables étaient au nombre de 22; le communiqué officiel grec du 12 Juillet donne leurs noms (voyez le texte du communiqué dans le *Messager d'Athènes* du 16 Juillet).

VI

LES PROVINCES DE SERRÈS ET DRAMA.

Si grandes qu'aient été les atrocités commises sur la rive gauche du Strymon, elles ne se comparent pas en importance avec celles commises sur la rive droite. La différence tient au surplus uniquement à deux raisons: 1° à ce que la province de Serrès est plus riche que celles de Kilkis et Doïran, et qu'on y trouve de plus grandes villes; 2° à ce que les ponts du Strymon ayant été coupés, l'armée grecque n'a pu arriver à temps pour prévénir les catastrophes.

Dans l'impossibilité de donner une liste complète de tous les forfaits commis, car tous les villages de la plaine de Serrès ont été brûlés, nous nous bornerons, comme nous l'avons fait jusqu'ici, aux principaux centres.

Le sac et l'incendie de Serrès

Serrès est une des rares villes de l'intérieur de la Macédoine, où il y ait des autorités consulaires étrangères. Elle fut de plus visitée par les consuls généraux d'Autriche-Hongrie et d'Italie à Salonique. Nous possedons donc des documents officiels étrangers et, fidèles à notre méthode, nous les donnons de préférence aux documents officiels grecs pourtant plus détaillés.

Voici d'abord le texte du télégramme officiel adressé à son gouvernement par le consul général d'Autriche-Hongrie, à Salonique.[1]

«Je me suis rendu à Serrès accompagné de mon collègue d'Italie. Cette ville qui fut jadis riche et florissante est aujourd'hui aux trois quarts un amas de cendres fumantes.

---

[1] Selon la traduction envoyée au *Temps* par son correspondant de Vienne (N° du 23 Juillet).

»Les Bulgares avaient déjà abandonné Serrès le 5 Juillet. Le 11, apparurent des troupes et des comitadjis conduits par des officiers et des fonctionnaires. Ils bombardèrent la ville sans défense avec quatre canons, pillèrent et incendièrent les plus beaux quartiers de fond en comble, ainsi que plusieurs maisons appartenant à des sujets autrichiens et notre consulat. Les dégâts sont évalués à environ 45 millions de francs.

»Cinquante notables ont été massacrés, parmi lesquels le sujet hongrois Albert Biro. Plusieurs personnes ont péri dans les flammes. Cinq des nouveaux dépôts de tabac de la maison autrichienne Herzog et Cie ont été détruits et brûlent encore; les dégâts s'élèvent à 2,500,000 francs.

»Notre drapeau n'a pas été respecté. Le vice-consul, Zlatko, qui tenait le pavillon en mains, à été emmené dans la montagne avec 150 personnes qui s'étaient réfugiées au consulat et n'a été relâché qu'après avoir payé une rançon.

»Il est indispensable qu'on envoie des secours pour nos ressortissants qui appartiennent aux familles israélites jadis les plus riches.

»Je prie qu'on expédie des sommes importantes pour l'achat de vivres et de vêtements.

»Drama a été occupée.

»A Doxato, plusieurs centaines de femmes et de jeunes filles ont été trouvées massacrées par les Bulgares.

»A Démir-Hissar, 140 personnes furent également massacrées.

»Vingt Grecs de Serrès ont été massacrés par les Bulgares dans la propriété de Pierre Pantza après avoir été au préalable détroussés.

»Les dommages résultant de l'incendie des propriétés de la communauté hellénique de Serrès s'élèvent à 130,630 livres (plus de trois millions de francs). Les dommages subis par la maison autrichienne Herzog sont considérables ainsi que ceux de la Compagnie américaine des tabacs».

M. Zlatkos, vice-consul d'Autriche à Serrès avait dès le 14 Juillet envoyé au consulat général d'Autriche à Salonique le rapport télégraphié que voici :

«Un détachement bulgare de cavalerie et d'infanterie bombarda la ville de Serrès vendredi matin. Après que quelques obus furent tombés dans divers endroits, l'infanterie pénétra dans la ville, massacrant et mettant le feu à toutes les maisons et aux magasins. La ville a été presque totalement détruite; les victimes des massacres et de l'incendie sont fort nombreuses; 20,000 âmes environ restent sans abri; les vivres, habits et couvertures de tous les dépôts sont détruits; la ville manque totalement de nourriture. Devant cette terrible situation je vous prie de prendre part à l'envoi de secours.

»Vendredi, vers midi, des soldats de l'armée régulière attaquèrent ma maison, me forçant à sortir dans la rue ainsi que ma famille et un grand nombre de personnes qui, fuyant les massacres et le feu, s'étaient réfugiées chez moi. Immédiatement après nous fûmes conduits sur la montagne. Tous les enfants et les femmes qui m'accompagnaient furent menacés de mort, et c'est en payant de fortes rançons que nous avons été relâchés. Je suis sain et sauf, mais ma maison ayant été la proie des flammes, je me trouve avec ma famille sans abri ni vêtements. Tous nos sujets résidant ici se trouvent dans la même situation que moi.

»L'armée hellénique a occupé la ville vers la soirée de vendredi, organisant immédiatement le service de police qui est parvenu à maintenir l'ordre. Le calme et la tranquillité règnent parfaitement en ce moment».

Les rapports des autorités italiennes n'ont pas encore été publiés. On peut s'en faire par avance une idée par un très long article que M. Magrini a envoyé de Serrès au *Secolo.*[1] M.Magrini a, en effet, non seulement interviewé le vice-consul d'Italie à Serrès, mais, accompagnant le consul général italien de Salonique, il a assisté aussi à toute l'enquête menée par celui-ci et il reproduit également le

[1] Numéro du 18 Juillet.

discours que le Commandeur M. Vivalba, prononça au moment de quitter la ville détruite.

Voici les parties principales de la correspondance de M. Magrini, pleinement confirmée d'ailleurs par Monsieur P. Larco, le correspondant du *Corriere della Sera* (N° du 17 Juillet), qui, ainsi qu'il le déclare formellement, a lui aussi puisé ses renseignements auprès des autorités consulaires italiennes.[1]

«L'opinion publique, dit M. Magrini, ignore, car il a été tenu caché, le dossier volumineux et circonstancié réuni par les consulats des puissances à Salonique sur les massacres, des populations musulmanes de Macédoine et de Thrace. Une enquête personnelle me permet d'affirmer qu'environ 200,000 musulmans: hommes sans armes, femmes, vieillards et enfants ont été tués par les Bulgares au cours des premiers mois de la guerre balkanique. Toute la Macédoine Orientale et la Thrace, opprimées de manière invraisemblable, furent saccagées et terrorisées. Le silence gardé par les grandes puissances sur les massacres des musulmans encouragea les Bulgares à continuer et les a conduits aux massacres et pillages actuels contre les populations helléniques. L'Europe ne peut plus douter, car à la suite des monstruosités commises à Serrès nous avons enfin l'enquête de deux grandes puissances, dont les consuls concluent que les versions grecques sont inférieures à la réalité des faits.

Une semaine de passion.

«Quant il fut connu que le consul général d'Italie à Salonique Macchioro Vilvaba et son collègue d'Autriche-Hon-

[1] Un autre témoignage dont on doit tenir compte, est celui de M. Münchausen, professeur de langues étrangères à Serrès, lequel se trouvait parmi les sujets autrichiens enlevés avec leur consul sur la montagne. Le témoignage du professeur Münchausen a été recueilli par le correspondant spécial du *Daily Telegraph* (voyez le N° du 21 Juillet); il confirme tout ce que dit M. Magrini, et donne même quelques détails supplémentaires. La depêche du correspondant spécial du *New York Herald* (N° 17 Juillet) n'est pas moins intéressante à consulter.

grie Auguste Kral se rendaient à Serrès, j'ai cru devoir me joindre à eux. J'assistai et participai à tous les nombreux interrogatoires auxquels ils se sont livrés. Je suis donc à même de faire connaitre le résultat de l'enquête consulaire de laquelle ressort la préméditation et la responsabilité directe du gouvernement bulgare dans la destruction de Serrès.

» Nous avons pu reconstituer la semaine de passion par laquelle a passé la ville macédonienne: Le vendredi 4 Juillet, l'avocat-conseil bulgare du consulat italien lui annonçait l'arrivée de l'ordre suivant: «Si on voit que Serrès est perdue pour les Bulgares qu'on détruise la ville.» Le soir du même jour le général Ivanof battu à Lahana passa par la station de Serrès et se dirigea vers Démir-Hissar. Samedi 5, les magasins et les maisons furent saccagés; 17 notables furent massacrés; quatre autres notables, dont les directeurs du Gymnase, de l'hopital et de la Banque d'Orient, furent conduits hors de la ville et tués à coups de baïonnette. Ensuite le général Voulkof, gouverneur de la Macédoine, et tous les fonctionnaires, soldats et gendarmes bulgares partent précipitamment. Dimanche et lundi, la ville dans l'attente de l'armée grecque est tranquille; les habitants s'arment pour repousser une attaque probable des *comitadjis*. Mardi et mercredi ont lieu des escarmouches entre habitants et des groupes de soldats, qui essaient d'entrer dans la ville et de l'incendier. Jeudi les habitants, pressentant la catastrophe, envoient une délégation à Nigrita pour demander des secours; mais il était trop tard.

«Avec le consul général d'Autriche j'interroge le musulman Ahmed-Hafuz, ex-adjoint à la police bulgare; il fait les déclarations suivantes:

»Jeudi soir se présenta à mon domicile l'officier bulgare Monef, et me dit que les bulgares allaient incendier Serrès le lendemain; il m'invita à participer au pillage et à l'incendie avec une bande de musulmans. Je refusai. Alors, Monef me demanda du pétrole; je répondis que je n'en avais point. Jeudi dans la nuit quatre canons de campagne furent placés sur la colline Dutli, qui domine Serrès, et le lendemain matin à

huit heures commença le bombardement produisant une panique énorme. Bientôt plus de 500 fantassins, plusieurs dizaines de cavaliers et une cinquantaine de *comitadjis* entrent dans la ville armés de bombes, et les atrocités commencent. Parmi les soldats on note plusieurs officiers, le docteur Yankof, secrétaire du général Voulkof et conseiller du gouvernement, l'ex-chef de la police Karagiosof, Orphanief chef de la gendarmerie de Serrès. Évidemment il s'agit d'un plan bien organisé. Les portes des magasins et maisons sont ouvertes à l'aide de bâtons ferrés dont sont armés les soldats. Les édifices sont envahis et saccagés; le butin est chargé sur une centaine de chars, spécialement réunis à cet effet. Puis les maisons successivement vidées sont aspergées de pétrole et autres matières inflammables, et le feu y est mis. Par une application de la loi du moindre effort, sur chaque groupe de trois maisons on n'incendiait que celle du milieu, avec la confiance que le vent qui souffle avec violence achevera l'œuvre de désolation. Les soldats tirent contre les habitants, qui cherchent à sauver les maisons incendiées, consulats et établissements étrangers».

L'attaque du consulat italien.

«Dans le quartier Kamenikia 28 personnes, parmi lesquels Albert Biro, sujet hongrois, sont massacrés. Le vice-consul d'Autriche avec les personnes refugiées au consulat est transporté sur la montagne; sa magnifique maison est saccagée, puis brûlée. Tous les édifices protégés par des drapeaux étrangers sont traités de même. A la banque d'Orient on veut faire ouvrir la caisse à l'aide d'une bombe, mais le coup manque, et on se borne à incendier l'édifice.

»L'agence consulaire italienne, édifice bien construit, entouré d'un vaste jardin, fut sauvé presque miraculeusement de la destruction. Elle est la seule maison sauvée de tout un quartier incendié.

»L'agent consulaire italien, Menahem Simantow, nous explique que vendredi à midi quelques soldats d'infanterie lui intimèrent l'ordre d'ouvrir l'hôtel, dans lequel s'étaient refugiées six cent personnes, en majorité femmes et enfants. Si-

mantow apparut à une fenêtre; les soldats lui demandèrent 400 livres turques. Lui connaissant le bulgare les décida à se retirer en se contentant de quatre livres seulement.

»La présence du jeune bulgare Mavrodief, dit Simantow, sauva l'agence de la catastrophe. Cependant dans le cours de la journée il fallut éloigner d'autres soldats par une nouvelle rançon. L'agence pleine de refugiés était entourée de toutes parts par des flammes; et c'est avec peine que nous arrivâmes à nous en protéger. L'agent italien nous parle ensuite des massacres de l'élément musulman et des persécutions de toute le population depuis l'occupation de la ville par les Bulgares. Il nous donne des détails inouïs. Les autorités s'appropriaient les meilleurs objets: meubles, tapis, argenterie, étoffes, tout était volé et envoyé à Sofia. Quand le tzar Ferdinand passa par Serrès, le prefet demanda à l'agent consulaire italien un riche service pour offrir, selon la coutume, le pain et le sel au souverain bulgare. Simantow acquiesca à la demande; mais le tzar parti l'argenterie n'était pas rendue. Simantow reclama à plusieurs reprises, menaça de faire intervenir la légation italienne à Sofia et de créer un scandale et finalement il réussit à obtenir une indemnité qui atteignait à peine le quart de la valeur des objets dérobés.

«Comme Simantow est un riche négociant, les autorités bulgares prélevèrent par voie de réquisition dans ses magasins des marchandises d'une valeur de 50,000 francs, lui laissant pour tout paiement des reçus. Ces reçus consistent en des morceaux de papiers dont toute la Macédoine Orientale et la Thrace ont été couvertes; souvent, sourtout quand il s'agissait de Grecs, on y écrivait au lieu des montants et de la nature des marchandise reçues des injures en bulgare. Tous les magasins étaient aussi obligés de mettre des enseignes bulgares, même l'agent consulaire italien fut contraint de se conformer à cet ordre et il fut soumis même à une amende pour ne pas l'avoir fait assez tôt.

Quatre mille maisons détruites.

M. Magrini publie ensuite une entrevue avec le vice-

consul d'Autriche, dont nous donnons plus haut le rapport et il continue :

«En compagnie du commandeur M. Vivalba et du consul Kral je visite à plusieurs reprises tous les quartiers de la ville. Quelle immense désolation ! On calcule que quatre mille maisons, dont quelques unes bâties en pierre de taille, ont été détruites. Les deux consuls généraux s'écrient qu'ils n'avaient jamais vu pareille chose. Nos impressions concordent : nous nous trouvons devant une résurrection de Tamerlan et de Gengis Kan. L'horreur de la destruction dépasse toute imagination. Il est impossible d'évaluer l'ensemble des dommages. Seules les pertes de trois grandes maisons de tabac : la maison Herzog et deux grandes compagnies américaines, se montent à dix millions.

Les promesses du consul d'Italie.

«Le 14 Juillet le commandant Mazarakis restituait aux musulmans leur grande mosquée confisquée et transformée en église exarchiste. La cérémonie de restitution fut émouvante. Les musulmans pleuraient et chantaient les louanges de la Grèce libératrice. Le métropolite accompagné du clergé orthodoxe était présent. Le consul général d'Italie qui y assistait également prit la parole *déclarant qu'il communiquerait à son gouvernement les horreurs sans nom de la barbarie bulgare* constatées par lui et ajouta que la manifestation de fraternité et de concorde entre Musulmans et Grecs était un heureux présage pour la résurrection de Serrès rendue à la tranquillité par l'administration hellénique».

Il convient de relever que Grecs et Turcs n'ont pas été les seuls à souffrir à Serrès. La communauté israélite fut elle aussi cruellement éprouvée. Voici le passage essentiel du rapport rédigé par la délégation israélite de Salonique. [1]

---

[1] On consultera également pour les dommages subis par la communauté israélite : *Le Temps* du 21 Juillet, *l'Echo d'Athènes* du 24 Juillet et le rapport de Mr Schinas du bureau de la presse de Salonique (*Liberté* de Salonique, N° du 15 Juillet).

«C'est sous la lugubre et douloureuse impression que nous avons ressentie pendant notre visite à travers les ruines, encore fumantes, de ce qui a été la ville florissante de Serrès que nous faisons le présent rapport. Serrès ville d'environ 30,000 habitants, dont 16,000 Grecs, 12,000 Musulmans et 1,300 israélites, était hier encore, malgré la malheureuse guerre balkanique, pleine de vie et prospérait relativement. La main vandale s'est appesantie sur elle et au bourdonnement bienfaisant du commerce dans toutes ses manifestations a succédé le silence du tombeau. Sur 6,000 maisons que comptait Serrès, 4,000 et les meilleures ont été réduites en cendres; plus de 4,000 magasins ont été saccagés d'abord et incendiés ensuite. Le malheur est immense; tous les habitants, sans distinction, ont eu plus ou moins à souffrir. Plus de la moitié de la population se trouve sans abri et sans pain.

» Sur 200 familles israélites de la ville 131 ont perdu leur mobilier, marchandises, immeubles etc. 112 familles ont vu leur mobilier complètement détruit; parmi elles 29 ont perdu également leurs immeubles; 32 ont eu leurs magasins détruits. Les dégats matériels causés à la population israélite s'élèvent à 41,035 livres turques.

» La communauté a perdu la synagogue, une école, pour la construction de laquelle on avait dépensé 50,000 francs, et deux maisons de rapport qui servaient à combler le déficit du budget de l'école.

» Il faut en outre compter les pertes indirectes provenant de sommes que les maisons israélites avaient à recevoir des négociants non israélites, qui ont vu leurs biens anéantis dans le désastre commun. Ces pertes indirectes ne peuvent être pour le moment évaluées.

» Au cours de notre visite à Serrès nous avons pu nous entretenir avec le major Mazaraki, commandant de la place, et l'avons remercié de toute la bienveillance dont il a fait preuve à l'égart de nos coreligionnaires. M. Mazaraki est animé des meilleures intentions, mais comme il doit, dans un délai plus ou moins bref, rejoindre son corps, il a formé parmi les notables de la ville, sans distinction de religion ou

de race, diverses commissions chargées d'assurer l'œuvre générale de secours et d'hygiène.»

Notons pour finir que les Bulgares, tout comme les «chauffeurs» et les autres associations de malfaiteurs du début du siècle dernier, commettaient une partie de leurs méfaits sous des déguisements, mais plus privilégiés que les bandits de jadis ils avaient pour centre de leurs opérations les bureaux même de l'autorité locale suprême! Ceci resulte de la dépêche officielle suivante datée du 17 Juillet:

«Les consuls généraux d'Autriche et d'Italie arrivés ici, ont tressailli d'horreur devant les crimes bulgares et les victimes exposées devant moi et l'Archevêque ...... Nous nous sommes aussi rendus avec les consuls aux bureaux du général Voulkof, où nous avons trouvé plusieurs fausses barbes et perruques dont se servaient les comitadjis pour se déguiser, ainsi que quantité d'effets pillés, y compris des vêtements de femmes et des tapis; pareille découverte avait été aussi faite par moi dans le palais du gouverneur à Kilkis.»

Le commandant de la place de Serrès
MAZARAKIS

La boucherie de Démir-Hissar.

Les premières nouvelles des massacres commis à Démir-Hissar furent connus par le rapport suivant du général commandant la 6me division (en date du 12 Juillet):[1]

«J'ai l'honneur de porter à la connaissance de Votre Majesté qu'un officier de mon état-major, envoyé à Démir-Hissar, a constaté ce qui suit:

»Le capitaine de la gendarmerie bulgare Méligof a, sur les indications de trois habitants bulgarisants, arrêté le métropolite Mgr Constantin, le prêtre Papastavrou, le notable Papazacharizanou et plus de cent autres Grecs, qu'ils ont

[1] Publié dans le *Temps* du 14.

enfermés dans l'enceinte de l'école bulgare. Le 7 et le 8 Juillet, les soldats et les gendarmes bulgares les ont massacrés, et ils ont réquisitionné des paysans turcs pour les enterrer dans l'enceinte de l'école, en dehors du mur de clôture, du côté de l'est. Un officier de mon état-major a ordonné l'exhumation des cadavres pour procéder aux constatations nécessaires. Il a effectivement trouvé, à une profondeur de plus de deux mètres, les cadavres entassés des victimes.

»En outre, officiers et soldats ont violé plusieurs jeunes filles; ils en ont même tué une, nommée Agathe Thomas, fille d'un jardinier, à cause de la résistance qu'elle leur opposait.

»Les magasins de la ville ont été détruits ou saccagés, ainsi que tous les ustensiles de ménage des maisons de nos compatriotes, dont plusieurs ont été sauvés par les Turcs, qui les recueillaient dans leurs maisons.

»La ville en général, offre un spectacle lamentable de destruction».

Une commission d'ex-députés grecs de Macédoine à la Chambre de Constantinople et de députés à la Chambre d'Athènes se rendit immédiatement sur les lieux et adressa à S. S. le patriarche œcuménique et au président de la Chambre grecque un rapport contenant les détails que voici:

«L'armée bulgare fuyant de Lahana s'est rendue à Démir-Hissar. A peine arrivée elle a arrêté 104 notables parmi lesquels le métropolite et trois prêtres. 80 ont été immédiatement tués à coups de baïonnette. 24 autres, simulant la mort, ont survécu, bien que couverts de graves blessures faites par des baïonnettes. Parmi les victimes il y a deux femmes et deux bébés âgés l'un de trois et l'autre de deux ans.

» Parmi les «rescapés» se trouvent deux vieillards; ils portent des blessures à la baïonnette. L'un d'eux avait été enterré vivant. Comme on l'avait mal enfoui il réussit à se déterrer lui-même et à s'échapper. Son état est néanmoins très grave.

» Un grand nombre de jeunes filles et de femmes ont été souillées. Magasins et maisons ont été saccagés. Détail d'une barbarie inouïe: le métropolite et les trois prêtres ont été tués de la propre main du capitaine du 12e régiment Anghel Dimitrief Bostanof qui leur creva auparavant les yeux et leur coupa les mains [1].

» Toutes ces atrocités ont été commises par des soldats et des sous-officiers de l'armée regulière bulgare, appartenant au 12e et 21e régiments. Les consuls d'Autriche et d'Italie ont vu les survivants et ont causé avec eux. On a commencé à enterrer les cadavres dont beaucoup sont affreusement mutilés.

» Les détails du massacre du métropolite de Méléniko et Démir-Hissar Constantin et des notables de Démir-Hissar sont tragiques.

» Le 7 juillet à 9 heures du matin, une vingtaine de soldats bulgares, baïonnette au canon, avec un officier se rendirent à l'évêché où se trouvait aussi en ce moment le notable Thomas Papacharizakis, grand logothète du diocèse de Méléniko. Les soldats frappèrent à la porte, et comme le métropolite résistait ils l'enfoncèrent. L'officier avec six soldats pénétrèrent dans l'immeuble et se mirent à le fouiller, sous prétexte de chercher des armes et des documents. Ils enlevèrent 40 livres turques qu'ils trouvèrent dans le bureau du métropolite. En partant ils emmenèrent le métropolite et le notable Papacharizakis. Ils les conduisirent, tout en les battant, près de l'école bulgare. Ils les firent mettre à genoux et commencèrent à frapper le métropolite à la tête et aux flancs avec leurs baïonnettes. Papacharizakis était mort de frayeur. Les tortionnaires se ruèrent sur son cadavre. Le martyre du métropolite fut long. Les Bulgares l'ont piétiné, insulté. Ils lui ont arraché les cheveux et les poils de la barbe. Après quoi ils dépouillèrent les morts, leur enlevèrent leur argent, leurs montres, leur linge.

» Puis abandonnant les cadavres, ils retournèrent à l'archevêché. Ils cherchaient la sœur du métropolite qui s'était

[1] Attesté aussi par le correspondant du *New York Hérald* (nº du 17 Juillet).

cachée sur le toit d'une maison voisine et qui se sauva par miracle. La mère du métropolite ne put survivre à tant d'émotions. Les Bulgares enlevèrent les ornements pontificaux du métropolite, deux mitres, une croix enrichie de diamants, un évangile relié en or, des objets précieux et des meubles, enfin 240 livres turques appartenant à la sœur du métropolite.

»Les cadavres restèrent exposés jusqu'au mercredi 8 juillet. Alors, les traînant par les pieds, les Bulgares les jetèrent avec les corps de plusieurs autres habitants de la ville et des alentours dans une fosse creusée dans le jardin de l'école bulgare en construction. Pour élucider complètement les faits, nous avons fait exhumer, avec beaucoup de difficulté à cause de leur état de décomposition, huit cadavres. Il fut impossible d'exhumer les autres.

» Le charnier offrait un spectacle épouvantable. Des dizaines de corps étaient entassés. Celui du métropolite était jeté sur le ventre. Tous les cadavres avaient les flancs percés de coups de baïonnette. Il y avait aussi des blessures à la tête, des crânes fracassés, des yeux crevés, des contusions et autres preuves atroces des supplices infligés aux martyrs. Les figures des morts portaient les traces d'indicibles souffrances.

» L'inhumation a eu lieu au milieu des sanglots des veuves, des orphelins et de toute la communauté».

Les autorités locales compétentes ont dressé, pour les actes de l'état civil, la liste des victimes. Nous reproduisons tel quel ce document officiel:

Liste des personnes massacrées.

Sa Grandeur le métropolite de Méléniko, Monseigneur Constantin âgé de 40 ans. Archiprêtre Stavros, 45 ans, marié. Thomas Papacharizakis, commissionnaire, 65, marié. Constantin Harizano, marchand en manufactures, 68, marié. Constantin Gheorghiou, épicier, 42, marié. Hadji Dimitri Joannou, épicier, 55, marié. Georges Caléa, 60, marié. Athanase G. Caléa, 17, célibataire. Christos Patsarizi, épicier, 45, marié. Thomas Patsarizi, épicier, 28, marié. Georges Dimitriou, boucher, 35, marié. André Sotiriou, cordonnier, 25, marié. Nicolas

D. Éliadès, commissionnaire, 35, marié. Nicolas Anastassiou, négociant, 23, célibataire. Jean Antoniou, laboureur, 30, marié. Vassiliki, épouse du précédent, 22 ans. Eurydice Ioannou, 4 ans. Pénélope Ioannou, 2 ans. Elie Dragatsis, cuisinier, 26, marié. Georges Nicolaou, boucher, 45, marié. Jean Anghelidis, instituteur, 50, marié. Thomas Anghelidis, huissier de la Métropole, 60, marié. Jean Gheorghiou, boulanger, célibataire. Théodore Emmanuel, aubergiste, 30, marié. Tassakis Dimitriou, aubergiste, 23, célibataire. Elie Dimitriou, négociant en peaux, 28, célibataire. Jean Andréou, négociant en peaux, 27, célibataire. Théodore Dimitriou, tailleur, 17, célibataire. Démètre Christou, cabaretier, 60, marié. Christos Dimitriou, épicier, 25, marié. Jean Thomas Kéka, jardinier, 20, célibataire. Athanase Pétrou, jardinier, 26, marié. Constantin Christou, cordonnier, 50, marié. Elie Danikis, savetier, 29, marié. Georges Caraghiozis, cafetier, 22, célibataire. Constantin Sapoundjis, épicier, 38, marié. Stéphanos Ioannou, tailleur, 46, marié. Lascaris Sterghiou, étudiant, 17, célibataire. Constantin Mocas, négociant, 48, marié. Jean Angheloussi, cafetier, 18, célibataire. Anastase Constantin, boucher, 35, marié. Sotirios Ioannou, pharmacien, 40, marié. Georges Pandeli, architecte, 25, célibataire. Constantin Sotiriou, débitant de tabac, 28, célibataire. Elie Dimitriou, marchand de farine, 24, célibataire. Daniel Tacou, épicier, 70, marié. Emmanuel Simotsi, maître d'école, 35, marié. Vassilios Ioannou, cafetier, 25, marié. Théodore Constantinou, horloger, 25, célibataire. Georges Kiorpezi, cuisinier, 25, marié. Georges Dimitriou cordonnier, 30, marié. Athanase Gheorghiou, cordonnier, 40, marié. Michel G. Montafthi, épicier, 45, marié. Yannakis Siola, négociant, 50, marié. Thomas Mélénikos, marchand de tabac, 34, marié. Démètre Christou, boulanger, 50, marié. Elie Dimitriou, ouvrier de tabac, 18, célibataire. Agathi Thomas, 17, non mariée. Costa Cheorghiou laboureur 50, marié. Angheliki, épouse du précédent 40 ans. Anastase fils de Costa, étudiant, 18, célibataire. Démètre Ioannou, instituteur, 28, marié. Jean Dimitriou, boucher, 45, marié. Nacos Dacou, jardinier, 48, marié. Antoine Dimitriou, teinturier, 19 ans, célibataire. Constantin Apostolou, ouvrier de tabac, 22 ans, célibataire.

Yannakis Athanassiou, ouvrier de tabac, 18 ans, célibataire. Pierre Athanasiou, ouvrier de tabac, 16 ans, célibataire. Mirodi Dimitracopoulo, instituteur, 21 ans, célibataire.

Personnes blessées mortellement :

Georges Tchataldjanos, ouvrier de tabac, 30 ans, marié. Constantin Elia, cordonnier, 35 ans, marié. Nicolas Emmanuel, menuisier, 30 ans, célibataire. Jean Kioutsoukis, 50 ans, marié. Dimitri Ioannou, épicier 60 ans, marié.

Personnes disparues.

Sterghios Savva avec sa sœur et ses fils. Elie Constantin avec son frère, sa femme et ses trois enfants. La femme Chrysso avec son fils Antoine et sa belle-fille Vassiliki. Smilianis avec sa femme Soultana et ses quatre enfants. Arghyrios Athanassiou avec sa femme Cathérine Théodore. Angheloussi avec sa femme et ses trois enfants. Philippe Ioannou avec sa femme et ses trois enfants. Philippe Ioannou avec sa femme et ses quatre enfants.

Le nombre total des tués, blessés et disparus s'élève à 104.

Dressé à Démir-Hissar le 1/14 Juillet 1913.

(Signé) Le prêtre **Papaconstantin Anghelou**
Le Secrétaire **G. Stivaros**

Les Démogérontes

Anastase C. Poungouras, Christos Vassiliou,
Démètre Théodoridès, C. Papacharizano

Le N° de l'*Illustration* du 2 Août contient de nombreuses photographies de Démir-Hissar et des victimes ayant survécu, entre autres celle de quatre des quarante-deux jeunes filles outragées par les Bulgares.

Ces photographies sont accompagnées du recit suivant, signé L. Leune:

«Nous passons par Démir-Hissar, délicieuse petite ville bâtie sur la colline, avec son pont couché sur les rochers, et ses

cyprès au rêve turc. Des femmes, des enfants vont et viennent, des loques humaines, avec des figures de grande douleur et de grand désespoir. Un blessé se promène par les rues. Il a eu une aventure étrange. Avant de fuir, les Bulgares ont fait battre le tambour, ce qui, en tout pays, annonce aux habitants une communication importante. Ceux de Démir-Hissar sortent donc en masse. Les soldats saisissent le métropolite, les prêtres, les notables, 110 hommes en tout, et les conduisent à l'école bulgare. Dans la cour, un immense trou, fraîchement creusé. On les fait asseoir autour. Les pauvres gens comprennent que le grand trou va être leur tombe. Ils sont là qui le regardent, et ils sourient comme des martyrs. Ils vont partir pour commencer la grande vie, celle que le temps n'achève pas. Ils verront de là haut l'armée hellénique victorieuse prendre possession de la terre qu'ils ont défendue pendant leur courte vie terrestre, qu'ils ont conservée grecque. Et ce sera leur œuvre.

»La baïonnette bulgare fonce et s'enfonce, dans une fureur de bête fauve. Un coup de baïonnette enlève la barbe du métropolite, avec le menton. Un autre fait voler les yeux. Un autre arrête la vie du cœur. Des doigts, des bras, des pieds sont arrachés, jetés pêle-mêle. Elle hache, la baïonnette bulgare! Et ce hachis humain, ces masses qui n'ont plus de forme, les Bulgares les regardent. Ils ricanent, ils se redressent . . . Comme ils sont braves, les soldats du roi Ferdinand, les «Japonais de l'Europe», les «Prussiens des Balkans»! . . .

»Mais voici l'armée grecque! . . . Les cadavres restent, les assassins s'enfuient. Et le blessé reconte: «Après la première blessure, j'ai fait le mort. Quand ils sont partis, je me suis levé: Les soldats grecs étaient là».

Une petite ville ne se relève pas facilément d'un pareil désastre. A preuve le tableau que donne de Démir-Hissar Mr Georges Bourdon, qui y a passé trois semaines entières après la boucherie du 7 Juillet (cf. *le Figaro* du 4 Août): Voici le texte de la dépêche de Mr Bourdon:

Salonique, 2 Août

«En revenant du quartier général de Livanovo, olympe d'un état-major absorbé, j'ai fait une visite à la cité de la mort; c'est Démir-Hissar que je veux dire.

»Démir-Hissar est, au nord-ouest de Serrès une charmante petite ville turque, tapie dans la verdure au bas de la montagne rocheuse qui la fait ressembler à un bosquet posé au pied d'un mur; dominée au sommet de la paroi grise par un vieux fort démantelé, traversée par une rivière qui, à cette époque, ne montre qu'un lit desséché de cailloux blancs et qui possède un pont en dos d'âne; un gentil café construit sur pilotis et ouvert aux quatre vents; des fontaines chantantes; devant ses mosquées, des arbres vieux comme Mahomet; au milieu de ses rues, des pavés pointus et de petites boutiques, larges comme une plate-forme de tramway, où naguère se tenaient accroupis de lointains marchands égrenant entre leurs doigts les boules luisantes de leurs chapelets d'ambre. Des Turcs assis sur leur talons, derrière leurs paniers de fruits, attendent impossiblement la clientèle; on cherche, sous le ciel de turquoise, la ligne bleue du Bosphore ou la petite vague de la mer de Marmara. Je me crois revenu à Brousse et là je pense retrouver un peu de la grâce alanguie et mystérieuse des hauts quartiers de Scutari. Mais dans cet éblouissant après-midi, il n'y a sur la ville que du silence et du deuil et elle semble une veuve immobile qui, n'ayant même plus la force de pleurer, est rentrée en elle-même.

»Les rares habitants rencontrés sur notre passage, Turcs la plupart, se lèvent en hâte et la main au fez ou au chapeau, saluent avec déférence, car ils voient passer de brillants officiers grecs aux aiguillettes d'or, qui sont les aides de camp du roi ou des princes et qui me guident à travers la ville. Mais qu'ils sont rares! Ces rues semblent vidées de la matière humaine qui leur donnait la vie; les petites boutiques abandonnées, nettoyées et nettes, les pavés déserts, de grandes maisons sans un être vivant et de vastes cours n'ont même plus une poule. Quel cataclysme a donc soudain pompé les habitants de ce bourg charmant? Ce n'est ni l'incendie, ni la lave, ni le tremblement de terre, car les mai-

sons sont intactes. Les Bulgares ont passé par là. Les sabres, les baïonnettes et les couteaux s'en donnèrent furieusement, et c'est cette fois que Démir-Hissar connut la vérité de son vieux nom turc: la forteresse de fer. Turcs et Grecs, bien qu'inégaux en nombre, furent également éprouvés, mais bien des Grecs durent cependant la vie à des Turcs compatissants et ils le confessent avec gratitude.

»En différents endroits, sur la terre où furent enfouis des cadavres, des mains pieuses ont apporté une pierre, une brique, deux morceaux de bois en croix, et parfois des cierges y brûlent. Il n'y a rien d'émouvant comme ces humbles signes de la douleur et du deuil; ils ne portent point de noms, ils sont anonymes; c'est comme une plainte humaine qui doucement et discrètement s'exhale, mais elle bouleverse les cœurs et emplit le ciel.

»A Nigrita, à Doïran, à Stroumnitza, mêmes violences. A Sérrès, c'est la destruction barbare. Les trois quarts de la ville systématiquement incendiés, avec une méthode et une science qui en font un beau travail. Quatre mille maisons brûlées, puis des églises, des mosquées. Quarante mille habitants qui fuient dans la plaine.

»Tant de massacres, d'incendies et de pillages n'ont abouti qu'à exaspérer l'âme grecque et au prodigieux élan qui, trois semaines durant, a porté en avant l'armée du roi Constantin qui s'est nourrie au jour le jour du récit de tant d'horreurs. Cet élan fut irrésistible parce que chaque homme portait en soi la volonté violente de vaincre.

»Je supplie que l'on voie ici autre chose que ces mots vides dont il est d'usage de décorer les exploits des athlètes triomphants. Ils expriment des réalités profondes, l'état d'esprit de cette armée encore si inexpérimentée, mais en qui l'héroïsme a tenu lieu de toutes les qualités. Il y a en elle du religieux et du divin. J'imagine que nos grandes armées révolutionnaires ne brûlaient pas d'une foi plus épurée, ni d'une plus âpre énergie dans l'abnégation et le sacrifice. Dans celle-ci, comme dans les nôtres, il y a du snblime, et c'est un spectacle assez rare pour que l'on s'arrête au passage.

»Je sais que je ne serai pas cru ou que je ne serai cru

qu'à demi et qu'il y aura des gens pour sourire quand on leur parlera d'héroïsme et de prodiges. N'importe, je suis un témoin qui regarde, écoute et raconte, et je ne serai démenti par aucun des correspondants de journaux, par aucun des témoins qui comme moi ont écouté et regardé.»

Les massacres et la destruction de Doxato.

Doxato, centre de production et d'industrie de tabac, était la plus riche des bourgades macédoniennes. Il n'en reste actuellement que l'église, sauvée par miracle, et quelques familles cachées parmi les ruines.

MM. Puaux et Magrini ont visité Doxato au lendemain de la catastrophe. M. le commodore Cardale qui se trouvait à Cavalla s'y rendit également. Nous reproduisons ici tels quels leurs témoignages, et nous y joignons celui de M. Vladimir Tordoff, rédacteur du journal *Outro Rossijé* de Moscou.

Témoignage de M. Puaux.[1]

«J'ai passé toute la matinée du lendemain à Doxato, à dix kilomètres au sud de Drama, et j'ai eu la bonne fortune de rencontrer des témoins impartiaux: deux Français, M. et Mlle Valette, qui m'ont fait un récit minutieux des évènements qui ont abouti à l'incendie complet de cette forte et riche bourgade et à la mort d'un millier de ses habitants.

» Les Bulgares, m'ont-ils dit, ont pris prétexte du fait que des francs-tireurs avaient, du village, tiré sur quelques retardataires de l'armée de Cavalla, quatre cavaliers et trois fantassins, le matin et deux fantassins, dans l'après-midi, sans d'ailleurs les atteindre, pour infliger un châtiment à Doxato. Ils vinrent le dimanche matin 13, et à six heures du matin ils cernaient notre ferme, en prétendant arrêter mon drogman, mon garde et un employé, tous les trois Grecs. Je montrai le drapeau français et me rendant auprès du commandant, qui était à deux cents mètres de là, je protestai contre

[1] Voyez le *Temps* du 21 Juillet 1913.

les arrestations. On finit par me donner raison mais on plaça deux sentinelles à la porte de ma ferme. L'ordre d'attaque fut alors donné et l'infanterie, en tirailleurs dans les champs, ainsi que quatre canons ouvrirent le feu sur Doxato. Une demi-heure après les premières maisons flambaient. Vers midi et demi la fusillade cessa; à ce moment deux cavaliers bulgares vinrent relever les sentinelles qui étaient restées au tchiflick et s'adressant aux Tziganes, mes employés au nombre d'une centaine et à d'autres qui s'étaient réfugiés chez moi, ils leur crièrent: «Allez donc à Doxato, le pillage y est bon.» Pendant ce temps les sentinelles et les cavaliers me déclaraient qu'ils avaient l'ordre de conduire mes employés grecs à Drama. Je fis alors atteler deux voitures et partis avec eux. A Drama je trouvai M. Dobref, très pâle: «Ah! » monsieur Valette, c'est un grand malheur, me dit-il. Je vais » aller là-bas pour porter secours aux victimes et faire enter- » rer les morts. C'est un grand, très grand malheur!» M. Dobref partit et à trois heures et demie, avec M. Bachivakof, sous-préfet, le caïmakan de Doxato et le président de la municipalité de Drama, ils firent enterrer les cadavres les plus apparents, puis revinrent à Drama. Quant à mes employés grecs on me les rendit sans grande difficulté.

» Le lundi matin, la ville brûlait toujours, et j'avais chez moi de nombreuses familles de réfugiés qui n'osaient pas sortir. J'ai envoyé de mes hommes à Bounar-Bachir faire moudre du blé, et j'ai fait cuire dans de grands chaudronsun repas pour tous ces pauvres diables. Les troupes grecques sont arrivées avant-hier. Je dois vous dire que la population était depuis une semaine assez nerveuse, car le dimanche précédent les Bulgares avaient arrêté les notables, et le vendredi et le samedi il y avait eu de petits combats aux alentours de Doxato entre volontaires bulgares et grecs. Si quelques retardataires de l'armée régulière bulgare ont essuyé quelques coups de feu, ce n'est pas une raison pour incendier toute une ville, la piller et faire un millier de victimes, dont des femmes et des enfants.»

Tel est le récit de M. Valette, confirmé par sa fille. Ils seront parmi les principaux témoins qu'aura à entendre la

commission française d'enquête qui va se rendre sur les lieux à la demande de M. Poincaré en réponse au télégramme de protestation du roi Constantin.

Il est un fait certain: c'est qu'avant d'être tués, beaucoup de paysans ont été dépouillés. Quand j'ai été pour photographier un fort groupe de ces malheureux massacrés [1] que les cavaliers bulgares avaient fait sortir à cinq cents mètres de la ville pour les exécuter, j'ai trouvé à côté des cadavres en putréfaction une bourse vide, et deux hommes qui appartenaient à ce groupe et qui avaient réussi à échapper en rampant dans les champs et à gagner le tchiflick de M. Valette, lui ont rapporté que les Bulgares avaient obligé leurs victimes à leur remettre tout ce qu'elles avaient sur elles avant de leur brûler la cervelle.

La ville, qui était coquette et riche, n'est plus qu'un monceau de cendres. Sur la place centrale, qui devait être, il y a encore quelques jours, un de ces charmants coins ombragés d'Orient où l'on cause dans la fraicheur du soir, un groupe de trois vieilles femmes attire notre attention. L'une d'elles, qui pleure avec des gémissements, n'a plus rien au monde; toute sa famille a été tuée et sa maison détruite; les deux autres cherchent à la consoler; celles-là n'ont eu que leurs mari et fils massacrés, et très simplement elles disent: «Ils sont morts pour la patrie grecque».

Témoignage de M. Magrini.

M. Magrini a fait lui son enquête avec M. Georges Buffetti, le personnalité italienne la plus marquante du district de Cavalla, il décrit les choses comme suit (cf. le *Secolo* du 26 Juillet):

«Samedi soir, les soldats bulgares placèrent à une centaine de mètres du village 4 canons de campagne, et dimanche matin ils commencèrent le bombardement de Doxato. Les habitants, ayant réuni tout l'argent liquide dont ils disposaient, prirent la fuite soit dans la direction de Cavalla, soit, suivant

[1] Les photographies de M. Puaux ont paru dans *L'Illustration* du 2 Août.

le lit desséché d'un torrent, vers la montagne. Quelques centaines s'enfermèrent dans les maisons. La cavalerie bulgare fit une apparition imprévue poursuivant les fuyards, tandis que 400 soldats bulgares la baïonnette au canon pénétraient dans la ville, suivis de deux voitures chargées de bidons de pétrole. La cavalerie composée de 120 cavaliers divisés en deux pelotons, commandés respectivement par les chefs d'escadron Birnef et Symeonof, attaquaient hommes, femmes et enfants à coup de sabre. Les fantassins dépouillaient et achevaient les victimes. On raconte des actes de sauvagerie inouïe.

»Le massacre dura jusqu'à cinq heures de l'après-midi, et une trentaine de musulmans y participèrent, engagés par les Bulgares, qui leur affirmèrent que Turcs et Bulgares s'étaient alliés contre la Grèce.

»Outre les majors Syméonof et Birnef, de nombreux témoignages de survivants concordent sur la participation active aux massacres d'autres officiers et fonctionnaires bulgares à savoir: Athanase Pristef, chef de la police à Doxato, Jean Borof, Vakef, juge de paix, et Karakof.

»Comme, notre enquête terminée, nous abandonnions Doxato, un homme à la face convulsée se précipita sur nous nous demandant un morceau de pain. M. Buffetti le reconnut pour un marchand de tabac millionnaire; il le prit dans notre voiture et nous le conduisimes à Drama. Sa famille avait été massacrée et ses maisons détruites».

Témoignage du commodore Cardale.

M. le commodore Cardale, de la marine royale britannique, a fait à M. Stevens, correspondant du *Daily Telegraph*,[1] des déclarations que celui-ci a resumées comme suit:

«Le commodore Cardale se trouvait à Cavalla; ayant appris les horreurs commises par les troupes bulgares à Doxato, il se rendit à cette localité. Il m'a fourni la description sui-

[1] Voyez le N° du 24 Juillet.

vante de ce que ses yeux avaient vu sur la scène des massacres:

»A l'entrée de la ville la première chose qu'il rencontra étaient des troupeaux de chiens se nourissant de chair humaine. La ville, complètement brûlée, paraissait être déserte et il fallut beaucoup crier avant que quelques femmes sortissent des ruines.

»Quelques jours s'étaient écoulés depuis les massacres; la plupart des cadavres tombés dans les rues avaient été enlevés, mais beaucoup d'entre eux, faute de fossoyeurs, avaient été concentrés à l'entrée du village, chose qui explique l'horrible spectacle mentionné plus haut.

»Dans une cour une grand nombre de femmes et enfants avaient été massacrés. Ils se montaient à cent-vingt d'après les témoignages des survivants. Les corps de trente d'entre eux étaient encore là quand le commodore visita l'endroit. Tous les corps avaient été percés à coups de baïonnette et portaient des traces d'incroyables mutilations. Les murs étaient souillés de sang à une hauteur de six pieds du sol, chose qui s'explique, selon les dires des survivants, par ce fait que les victimes n'étaient pas immédiatement tuées mais mises lentement à mort à coups de baïonnette.

»Dans un coin de la cour se trouvaient l'un contre l'autre les corps de six petits enfants.

»Un autre groupe de femmes et d'enfants avait été réuni dans la cour d'un riche turc. Avant qu'on ait eu le temps de les achever quelques uns s'échappèrent à travers le cordon de soldats et se sauvèrent dans les étages supérieurs de la maison, cherchant leur salut sous les tapis et les divans. Le commodore Cardale vit ces tapis et ces divans percés à coup de sabre et les murs couverts de sang et de lambeaux de chair humaine. Dans une chambre se trouvait une cheminée, dans le tuyau de laquelle avait été tuée une petite fille de sept ans, qui avait essayé de s'échapper par cette issue. Sur le corps de la victime, Cardale compta quatre coups de baïonnette.

»Dans une autre chambre on lui montra le mur encore couvert de sang où une femme et son enfant avait été crucifiés. Les traces que les corps avaient laissées étaient parfai-

tement visibles, comme aussi les trous où on avait fixé les clous passés à travers les mains et les pieds des suppliciés.

»Le commodore Cardale trouva à travers la ville près de 600 cadavres, la plupart de femmes et d'enfants. Il vérifia aussi l'histoire suivante, montrant comment les préceptes du christianisme sont entendus par les Bulgares qui se disent chrétiens :

»Trente Grecs et un Turc cherchèrent refuge dans l'église grecque. Une escouade de soldats entra dans l'église. Ils dirent aux Grecs que s'ils les avaient trouvés ailleurs ils les auraient tous tués, mais comme ils étaient chrétiens et qu'ils se trouvaient dans une église chrétienne ils auraient la vie sauve, mais le Turc, lui devait mourir. De fait il le tuèrent aussitôt sur le pied de l'autel.

»Le commodore Cardale me montre ausi plusieurs photographies qu'il prit lui-même à Doxato et les plaça à ma disposition si je voulais les faire publier en Angleterre[1].

Interrogé par M. A. Andréadès, professeur à la faculté de droit d'Athènes, le commodore Cardale déclara que le correspondant du *Daily Telegraph* avait bien reproduit dans ses parties essentielles le recit qu'il lui avait fait; il croit cependant devon ajouter qu'il est impossible de fixer avec précision le nombre de morts; il est arrivé à la conclusion que celui-ci ne devait pas être inferieur à six cent en comptant les tombes, les cadavres et les restes humains qu'on trouve partout.

Le commodore a même vu de cadavres à cinq cent mètres de la ville; c'étaient les fuyards sabrés par la cavalerie bulgare.[2] Le commodore Cardale ajouta aussi que

[1] Elles ont été publiées dans l'*Illustrated Loondon News* du 9 Août.

[2] Le capitaine Trappman télégraphiant, après une enquête sur place, au *Daily Telegraph*, disait: «La commission française d'enquête trouvera d'amples preuves que la cavalerie bulgare pourchassait les infortunés villageois pendant plusieurs kilomètres, les tuant ou les blessant, tandis que l'infanterie achevait l'œuvre de destruction». Toute la dépêche du capitaine Trappman est d'ailleurs à lire (Voyez le *Daily Telegraph* du 24 Juillet).

tous les témoignages concordent sur la participation d'officiers et même d'officiers supérieurs, aux massacres. Il confirme aussi le détail que des Turcs et des Tziganes ont été employés à l'œuvre de destruction et du pillage de la richissime bourgade.

A défaut d'armes ces auxiliaires de la dernière heure (on a eu recours à eux l'après-midi, peut-être pour aller plus vite) se servaient de bâtons et d'instruments agricoles, ce qui a rendu encore plus horrible la fin des victimes.

Témoignage de M. Vladimir Tordoff.

M. Vladimir Tordoff a résumé lui-même en français les correspondances qu'il a adressé en russe à l'*Outro Rossijé* de Moscou. Ce résumé a été publié par la *Liberté* de Salonique (N° du 20 Juillet); en voici le texte:

«C'est le 2 Juillet v. s., vers minuit, que le quartier général grec de Hadji - Beylik reçut la nouvelle des atrocités commises pas les Bulgares à Doxato. Je revenais du champ de bataille de Stroumnitza que je venais de visiter en automobile militaire. Quoiqu'accablé de fatigue, je priais quelques confrères, M. Puaux du «Temps» et M. Mavroudis, correspondant des «Débats», d'intervenir auprès des autorités militaires, afin de nous faciliter le voyage à Doxato, en mettant à notre disposition quelque véhicule.

»L'état-major hellénique s'empressa de donner une suite favorable à notre demande, et à l'aube du 3 Juillet, nous pûmes partir pour Doxato. Il était quatre heures du matin et nous n'avions pris qu'un maigre repos de trois heures.

»Après avoir passé à pied le pont de la Strouma, nous fîmes la rencontre d'un certain nombre de grands camions transportant des vivres et des blessés. Là, un officier parlant parfaitement le russe, mit, à notre disposition conformement aux instructions de ses supérieurs, une auto dirigée par deux chauffeurs très expérimentés et très braves garçons.

L'un d'eux était un volontaire venu expressement d'Amérique pour prendre part à la campagne.

»Le voyage à Doxato a été des plus pénibles et des plus harassants: nous avons été obligés, à diverses reprises, de traverser des ruisseaux, d'improviser de petites passerelles avec des branches d'arbres et de pierres, de tirer nous-mêmes l'automobile. etc. etc.

»Quand nous arrivâmes à Démir-Hissar, il était 9 heures du matin. Un groupe de notables, les mines navrées, arrêta notre véhicule en criant que nous devions aller voir les cadavres des martyrs, victimes des Bulgares. Les cadavres étaient exposés dans la cour d'une maison, au milieu de laquelle s'élevait un beau platane autour duquel s'ébattaient de jeunes filles turques aux costumes pittoresques. A peine eûmes nous fait quelques pas qu'une odeur nauséabonde nous contraignit à boucher nos narines. Les nombreux cadavres exposés étaient déjà en état de décomposition avancée. Le spectacle d'un groupe de femmes en pleurs, les mains levées au ciel, près de la cour, nous impressionna profondément.

M. Tardoff résume ensuite ses impressions sur Serrès incendié, sur certains villages du district qui avaient eu le même sort ainsi que sur Zlakhovo où il vit une femme dont les filles avaient été violées et le mari tué par les soldats bulgares auxquels elle offrait l'hospitalité. Puis M. Tordoff continue sa narration comme suit:

» A Drama, nous avons trouvé la population en pleine allégresse; elle fêtait avec enthousiasme l'entrée des troupes helléniques, qui avait eu lieu la veille, au milieu du soulagement général.

» A une dizaine de kilomètres de Drama, nous nous trouvâmes en présence des ruines de Doxato. Cette localité prospère a été incendiée par les Bulgares sous prétexte que les francs-tireurs grecs avaient tué quelques soldats réguliers bulgares, près de Doxato, lors de leur retraite de Cavalla. Les bulgares bombardèrent la ville pendant trois heures, avec l'aide de cinq canons placés sur les hauteurs, provo-

quant des incendies sur divers points. Non contents de celà, les Bulgares avaient invité des Tsiganes à prendre part aux pillages et au massacre des Grecs. Les carnages commis par les Bulgares furent épouvantables. Des centaines de citoyens innocents furent égorgés. Les rapines prirent aussi des dimensions effrayantes. Sur le pavé, parmi les débris des maisons, nous avons vu des coffres-forts forcés, des machines à coudre brisées, etc, etc. Des femmes pleuraient et se tordaient les mains de désespoir. J'ai vu de mes propres yeux des enfants blessés à coups de baïonnette. J'ai vu une vieille femme qui avait perdu tous ses biens et qui se lamentait pitoyablement sur ses cinq enfants dont elle ignorait le sort. Un prêtre grec avait été transpercé d'un coup de baïonnette, près de la porte de l'église. Dans différents endroits, nous rencontrâmes des groupes compacts de cadavres exposés aux ardeurs du soleil, puis d'autres cadavres à moitié enterrés et dont le tête, le bras ou la jambe émergeaient sinistrement du sol.

» La moitié de la population de Doxato a disparu sans laisser de traces.

» Ces divres spectacles navrants m'ont douloureusement impressionné. Pendant tout le voyage de Hadji-Beylik à Doxato, je ressentais une honte cruelle que ces sauvageries sans nom eussent été commises par des Slaves.»

Cavalla et Drama.

Les habitants de Cavalla et Drama connurent pendant les derniers mois une oppression dont il est difficile de donner en quelques mots une idée,[1] mais du moins ces villes ignorèrent-elles les massacres et les incendies.

Cavalla ne fut sauvée que grâce à une manœuvre très

---

[1] Voyez pour les détails le long article de M. Gaston Deschamps, témoin oculaire, dans le *Temps* (N° du 22 Juillet), l'article de M. Magrini dans le *Secolo* du 18 Juillet, qui contient aussi un interview avec M. Protopapas, maire de Cavalla, enfin pour Drama la correspondance de M. Puaux dans le *Temps* N° du 21 Juillet et de M. Mavroudi, dans le *Journal des Débats* du 24 Juillet.

habile de l'amiral Coundouriotis.[1] Les Bulgares croyant qu'ils allaient être cernés abandonnèrent la ville en toute hâte; ils eurent cependant le temps d'enlever comme otages l'évêque Athanase, le secrétaire de l'évêché, deux médecins, le directeur de l'école grecque, le drogman du consulat de Grèce, le drogman honoraire du consulat de France et les principales notabilités grecques de la ville.[2]

Même chose se passa à Pravi, bourgade sise au nord-ouest de Cavalla,[3] à Chari-Chaban et ailleurs.

La riche bourgade d'Alistrati a été sauvée grâce à la rapide avance de l'armée grecque arrivée à temps pour éteindre un commencement d'incendie. C'est aussi à la

[1] M. Deschamps, qui se trouvant à l'île de Thasos, en face de Cavalla, décrit cette manœuvre dans tous ses détails, la qualifie «de stratagème que Thémistocle navarque des Athéniens eut approuvé» (cf. dans le *Temps* l'article précité).

[2] Voici la liste énumérative des victimes:

1 L'évêque de Cavalla Athanase, 2 P. Lékos drogman du consulat de Grèce, 3 P. Candiotis sujet hellène, directeur de la succursale de la Banque d'Athènes, 4 A. Charissiadis négociant, 5 docteur Poulidis, représentant du service sanitaire international, 6 M. Kolokythas négociant, drogman honoraire du consulat de France, 7 docteur Conoplidis, 8 Th. Vratzouhas représentant de la maison Moraïtis et Cie de Manchester, 9 Boulgaridis marchand de tabacs, sujet hellène, 10 C. Ioannou marchand de tabacs, sujet hellène, 11 A. Alexopoulos marchand de tabac, sujet hellène, 12 A. Zorbas directeur du journal *Simaia*, 13 A. Natzos sujet hellène, comptable à la Banque d'Athènes, 14 Th. Pantazis commissionnaire, 15 M. Papadopoulos, secrétaire de l'archevêché hellénique, 16 I. Yattzos, 17 Th. Valimédis, 18 P. Zoulas, 19 D. Tamintzikis, 20 S. Phessas, 21 C. Phessas, 22 A.Vassiliadis, 23 D. Economou, 24 G. Antoniadès, 25 A. Papadopoulos, 26 J. Zorbas et 27 C. Striminghis.

Le gouvernement hellénique a immédiatement communiqué cette liste aux légations de Grèce à l'étranger avec l'ordre de protester contre cette violation de toutes les règles du droit international et de demander protection de la vie des Hellènes emmenés par les Bulgares.

[3] Voici les noms des Praviotes enlevés par les Bulgares:

Le révérend Econome Papanicolaou, Constantin Emmanuelidès, Doufis Emmanuelidès, K. Likidès, P. Likidès, Georges Karageorges, Epaminondas Hadjisterghiou, Comninos Hadjisterghiou, Constantin Fanitsas, Nicolas Tascos, Sterios Joannis, Démètre Ragas, Démètre Lambros et Christodule Mousténiotis.

marche rapide de la VII[e] division que les sources officielles grecques attribuent le salut de Drama. Selon M. Puaux, au contraire, «Drama a relativement peu souffert, grâce au sang froid et à l'humanité des deux principaux fonctionnaires bulgares, le colonel Guezof et le préfet Dobref».[1]

Nous nous inclinons devant le témoignage de M. Réné Puaux, et en rendant hommage aux deux fonctionnaires bulgares précités nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer que l'efficacité de leur intervention est une preuve supplémentaire de la terrible responsabilité qui pèse sur tous leurs collègues dans le reste de la Macédoine.

VII

ATTENTATS CONTRE LE CLERGÉ, LE PERSONNEL ENSEIGNANT, LES ÉCOLES ET LES MONUMENTS HISTORIQUES

Parmi tant de crimes également épouvantables, il en est quelques uns auxquels les Universités Athéniennes ne pouvaient être que particulièrement sensibles.

Vous avez vous même du relever les odieux attentats dirigés contre les hauts prélats macédoniens et le nombre considérable de prêtres tombés victimes de leur fidélité à leur foi. Les violences subies par tant de professeurs et d'instituteurs n'ont pas manqué sans doute de provoquer votre indignation.

Quelques lignes empruntées à une correspondance de M. Georges Bourdon permettent d'imaginer ce qu'a dû être l'affreuse mort du professeur Papapavlos, docteur-ès-lettres et helléniste des plus distingués, qui, après des études les plus brillantes aux Universités d'Athènes et de Leipzig, était revenu en Macédoine sa patrie et occupait le poste de directeur du gymnase de Serrès.

[1] Voyez le *Temps* du 21 Juillet.

«On nous avait dit écrit M. Bourdon (*Figaro*, n° du 24 Juillet): «Vous trouverez près d'un champ de maïs les cadavres de quelques-uns des otages de Serrès.» Nous cherchâmes longtemps. Enfin l'un de nous fit: «Nous approchons.» Une acre odeur de putréfaction nous saisit aux narines, cette odeur chaude, pénétrante, persistante et ignoble à faire défaillir, de fermentation de chairs, dont j'ai déjà éprouvé à Casablanca l'atroce nausée. Elle nous guide; nous découvrimes un cadavre, puis un deuxième, puis un autre, en tout sept. Le premier est éloigné du second de deux cent mètres, et trois cent mètres séparent celui-ci des quatre autres, disposés presque parallèlement à quelques mètres de distance, le dernier est sur un talus à une quinzaine de mètres. Celui-ci a trébuché sans doute; il a perdu sa chaussure et n'est tombé que deux mètres plus loin; cet autre, frappé dans le dos, est tombé sur la face et tout son corps est déjà à demi enfoncé sous la coulée des pluies dans la terre d'un champ. Un troisième a reçu sur le crâne un terrible coup de fusil, asséné avec une telle force que la crosse brisée a été lancée à un mètre de lui, et, un peu plus loin, dans un buisson, nous retrouvons le fusil, auquel s'adapte exactement la crosse, couvert de sang coagulé auquel adhèrent les cheveux; il est encore chargé de ses cinq balles.

» Près d'un autre cadavre, nous trouvons aussi une crosse brisée, mais l'assassin, sans doute, a remporté son fusil. Un cinquième, couché en croix sur le dos, les mains et les doigts crispés dans le sol, montre un visage noir, une bouche ouverte qui semble hurler encore d'épouvante. Il me rappelle ces deux cadavres pétrifiés que l'on voit à Pompéi: membres tordus et bouches ouvertes, comme s'ils n'avaient pas cessé, à travers les siècles, de crier sous la morsure de la lave.

» Ayant souci de ménager la sensibilité de ceux qui me lisent, je n'insisterai pas davantage sur l'horreur de ce spectacle. Je ne vous dirai rien de la volonté qu'il nous a fallu pour poursuivre, le nez bouché et les yeux glacés d'horreur, notre sinistre reconnaissance, mais il était nécessaire qu'elle fût accomplie.

» Nous avons photographié ces affreux débris et ces pho-

tographies seront publiées [1]. On saura que ce sont là, entre autres, des victimes d'une armée régulière et non de comitadjis que l'on désavoue. Car ces notables de Serrès furent les prisonniers de l'armée, emmenés par l'armée en retraite. Et les malheureux que nous avons devant nous n'étaient pas des paysans de la contrée où nous les retrouvions, c'étaient des gens de la ville, bien habillés, avec des costumes de drap ou de serge, des bottines neuves, des chaussettes, des chapeaux, enfin des messieurs. Et ils sont bien de Serrès, car trois d'entre eux purent être reconnus et identifiés».

L'une des trois victimes était le professeur Papapavlos, les deux autres: le docteur Chryssafis, le meilleur médecin de Serrès, et Mr Stamoulis, directeur de la succursale de la Banque d'Orient.

Il faut cependant, pour se faire une idée un peu complète de tout ce qu'ont souffert, en Macédoine et en Thrace, l'Eglise et l'enseignement grecs consulter les rapports officiels des évêques, que publie «l'Ecclésiastiké Alitheia», organe officiel du patriarcat œcuménique.

La publication de ces rapports, qui se poursuit depuis le 28 Juin,[2] est loin d'être terminée. Il seront sans doute traduits en français et le monde civilisé pourra alors apprendre comment en plein XXe siècle furent organisées des persecutions rappellant les temps les plus sombres des luttes réligieuses.

Nous ne voulons en retenir que le cas d'Eurydice Papa-Apostolou, l'institutrice de Pravi, qui, violée par les soldats bulgares, a perdu la raison.[3] Il convient aussi de mentionner le fait, presque partout constaté dans la Macé-

---

[1] Elles l'ont été, en effet, dans l'*Illustration* (nº du 2 Aout).

[2] Voyez les nºs 23 à 27 de *l'Ecclésiastiké Alitheia.*

[3] Voyez le rapport de l'évéque d'Élefteroupolis dans *l'Ecclésiastiké Alitheia* du 28 Juin. Cette jeune fille est actuellement soignée à l'hospice des aliénés de Dafni, près Athènes.

doine et la Thrace, des écoles grecques transformées en hôpitaux, casernes ou écuries afin que sous couleur de réquisition militaire, l'enseignement du grec fut partout suspendu. On se préparait à assimiler ainsi les Grecs de Macédoine et de Thrace aux Grecs de Roumélie-Orientale à qui, en dépit du traité de Berlin et autres actes complémentaires, on a enlevé toutes leurs églises et toutes leurs écoles, et qu'on a forcé à fréquenter les écoles bulgares.

Le monde savant sera aussi choqué par les vandalismes contre les reliques de l'antiquité et du moyen âge.

Les rapports des évêques contiennent de nombreuses preuves de nos dires.[1] On y relevera à côté de l'enlèvement de beaucoup d'objets anciens, la disparition ou la destruction de nombre d'inscriptions.

Cette rage contre les inscriptions s'est manifestée partout; elle s'explique en partie par la crainte que les inscriptions grecques ne constituent des titres historiques. Il appert en effet d'une lettre[2] du docteur Economos, éphore des antiquités en Macédoine, à notre collègue le professeur Sp. Lambros, que les bulgares d'Ostrovon détruisirent une inscription quand ils surent qu'elle mentionnait un certain Alexandre, qu'ils ont pris pour Alexandre le Grand.

Mais ces vandalismes ou plutôt ces *bulgarismes* sont peu de chose en comparaison de la violation à Sélyvria, par l'officier bulgare Kaptsef, de la tombe considérée comme celle de Basile le tueur des Bulgares, et surtout des consé-

---

[1] Voyez, entre autres, les rapports des évêques d'Heraclée, Ganos, et Derkos.

[2] En date du 12 Juin.

quences de l'incendie de Serrès, au cours duquel, avec beaucoup d'autres reliques de l'antiquité et du moyen âge, ont péri l'admirable cathédrale, un des joyaux de l'architecture byzantine, pleine de souvenirs sans prix, les collections d'antiquités conservées à la métropole ou à l'hôpital, les collections de manuscrits de l'évêché et du gymnase, et vingt et une églises, dont plusieurs étaient anciennes ou contenaient des inscriptions, des icones ou des marbres anciens.[1]

VIII

LES RESPONSABILITÉS

Au cours de ce long rapport nous avons eu maintes fois l'occasion de citer les noms d'officiers et de fonctionnaires bulgares qui ont pris l'initiative des massacres, pillages et incendies et présidé à leur exécution.

Il s'agit donc bien de crimes officiels, et on chercherait en vain d'en rejeter la responsabilité sur les *comitadjis.* Cette vérité, bien établie par les faits, a été hautement proclamée par les rapports consulaires ou les déclarations faites par les consuls de Salonique et le commodore Cardale. La commission d'enquête envoyée par le gouvernement français aurait abouti aux mêmes conclusions.

En effet, le journal *Le Temps,* dont les informations sont toujours puisées aux sources les plus sûres, contient *non pas dans une correspondance mais dans un article émanant*

---

[1] On trouvera sur la cathédrale de Serrès, ainsi que sur les inscriptions et objets d'arts antiques ou mediévaux conservés jusques à hier dans cette ville, tous les renseignements désirables dans les belles études du professeur Pierre Papageorgiou (*Byzantinische Zeitschrift*, 1894) et de MM. Perdrizet et Chesnay (*Monuments de l'Académie des Inscriptions*, Paris, 1904).

de la rédaction, les lignes suivantes (cf. le n° du 4 Août[1]):

«*La situation morale de la Bulgarie se trouve aggravée par l'enquête à laquelle vient de procéder le conseiller de la légation de France à Athènes, M. du Halgouët, dont le mérite et le caractère sont unanimement respectés. Cette enquête confirme et précise les accusations portées par le roi Constantin*».

Mais plus édifiants encore, sont les documents officiels trouvés le 16 Juillet à l'hôtel du gouverneur bulgare à Serrès, et dont voici les principaux:

a) Ordre sub N° 8265, du 21 Juin (n. s.), aux termes duquel le gouverneur de Serrès Voulkof ordonnait au préfet de Drama d'arrêter le métropolite de cette ville ainsi que les notables sous le prétexte qu'ils excitaient la population et de les écrouer dans quelque prison en Bulgarie.

b) L'ordre sub N° 8391, du 21 Juin, adressé par le chef de l'état-major Commandant Moustakof au gouver-

[1] Le *Temps* du 30 Juillet contenait déjà la dépèche suivante de Salonique:

«M. du Halgouët, premier secrétaire de la légation de France à Athènes, et le colonel Lépidi, chargés par le gouvernement français de faire une enquête sur les massacres et les pillages dont les Bulgares se seraient rendus coupables, ont visité Serrès, Doxato et Démir-Hissar, où ils se sont livrés à une étude approfondie.

«Le résultat de cette enquète, qu'ils ont consigné dans un rapport officiel, concorde absolument avec les conclusions de l'enquête faite antérieurement par les consuls généraux d'Autriche et d'Italie à Salonique.

«M. du Halgouët affirme que la destruction de Serrès et de Doxato a été exécutée d'après le même plan et avec une préméditation évidente, non pas par des comitadjis, mais bien par l'armée régulière bulgare, qui a opéré conformément à des ordres spéciaux émanant des autorités supérieures.

«L'armée fut secondée dans son œuvre de destruction par les autorités civiles locales et par les commandants de la gendarmerie et de la police bulgares, qui tous étaient parfaitement au courant de la situation locale particulière.

«M. du Halgouët déclare que la présence de plusieurs officiers bulgares a été constatée au milieu des massacreurs».

Cette dépêche est en tous points confirmée par une longue correspondance M. Gaston Deschamps (cf. le Temps du 7 Août).

neur de Serrès Voulkof, communiquant une liste des notables que celui-là devait emprisonner.

c) L'ordre sub N° 8390, du 21 Juin adressé par le gouverneur de Serrès Voulkof au préfet de Stroumnitza, lui ordonnant d'emprisonner le métropolite de cette ville dans un monastère en Bulgarie.

d) *Une dépêche sub N° 8256 du 21 Juin, adressée par le premier ministre de Bulgarie M. Danef au gouverneur militaire de Serrès le conseillant de renvoyer le métropolite et les notables devant un Conseil de guerre avant de les faire emprisonner, afin de justifier leur arrestation.*

e) Enfin un dépêche sub N° 8263 du gouverneur militaire de Serrès, par laquelle celui-ci informait le généralissime bulgare de l'arrestation des évêques de Doïrau et de Cavalla.

CONCLUSION

Monsieur et très honoré confrère,

Notre exposé, malgré les efforts pour l'abréger, malgré tant d'atrocités laissées de côté, est beaucoup plus long que nous n'aurions voulu. Si vous avez eu la patience de l'étudier dans son entier vous avez dû vous rendre compte qu'il ne contient pas un seul fait susceptible d'être nié, et qu'il se base sur des témoignages dont la véracité ne saurait être mise en doute. Mais même en parcourant simplement le présent dossier vous avez dû vous convaincre que nous n'exagérions pas quand il y a quatre semaines nous vous avons prié télégraphiquement de flétrir, au nom de la morale chrétienne et des droits de l'homme, des forfaits sans précédents dans l'histoire des guerres modernes.

Dans notre dépêche nous exprimions l'espoir que

l'opinion publique européenne arriverait à prévenir le renouvellement des atrocités macédoniennes dans cette Thrace qu'occupaient encore alors les Bulgares, mais qui est peuplée presqu'uniquement de Grecs et de Turcs. Malheureusement, les échos de l'indignation provoquée dans le monde civilisé par les nouvelles de Macédoine ne sont pas arrivées jusqu'à Sofia; aussi Dédé-Agatch, Macri, Gioumouldjina, Xanthi et autres localités thraces ont-elles été le théatre d'horreurs qui ne le cèdent en rien à celles commises en Macédoine.

Cependant, nous n'avons pas jugé que cette triste déception dut suspendre l'envoi de l'exposé que nous vous avions annoncé.

La Bulgarie doit en grande partie sa libération aux massacres de Batak, aux *Bulgarian Atrocities* si éloquemment dénoncées par Gladstone. A un moment où il est question, malgré l'issue de la guerre, de laisser sous le joug bulgare plusieurs centaines de mille Grecs, il n'est peut-être pas inutile, que le monde civilisé, lequel fut si justement ému par les atrocités dont les Bulgares tombèrent victimes en 1876, ait une idée plus précise des atrocités commises par eux-mêmes en 1913.[1]

Agréez, Monsieur et cher collègue, l'hommage de ma très haute considération.

Le recteur de l'Université Nationale
et de l'Université Capodistrienne
THÉODORE ZAÏMIS

[1] Comme l'écrit une des plus grandes revues anglaises (la *Ninenteenth Century* n° du 1er Août 1913 p. 296, article de Mr J. W. Ozanne): «L'attaque des Bulgares contre les districts occupés par les Grecs et les Serbes *fut accompagnée de scènes d'une sauvagerie inouie, auprès desquelles les atrocités de Batak, qui ont provoqué jadis un tel frisson d'horreur à travers le monde civilisé, tombent dans l'insignifiance . . . Les sujets du roi Ferdinand ont établi un record*».

TABLE DES MATIÈRES



ATHÈNES, IMPRIMERIE "HESTIA„ C. MEISSNER & N. KARGADOURIS — 9572